

| Spicilège de gloses pétronniennes

| Jacques Acolty

Louvain-la-Neuve, le 10 janvier 2026

[Extrait des *Folia Electronica Classica*, t. 51, janvier-juin 2026]

Spicilège de gloses pétroniennes

Jacques Acolty

[<jacques.acolty@gmail.com>](mailto:jacques.acolty@gmail.com)

La Bruyère est un auteur négligé. Son tort : exprimer des vérités désagréables à notre *ego*. Ainsi cette phrase : « Les sots lisent un livre, et ne l'entendent point ; les esprits médiocres croient l'entendre parfaitement ; les grands esprits ne l'entendent quelquefois pas tout entier ; ils trouvent obscur ce qui est obscur, comme ils trouvent clair ce qui est clair ; les beaux esprits veulent trouver obscur ce qui ne l'est point, et ne pas entendre ce qui est fort intelligible¹. »

Le *Satiricon* comporte de nombreuses difficultés lexicales, chacune d'entre elles nous ramenant à La Bruyère. Je propose au lecteur un certain nombre d'expressions tirées de la *Cena* qui ont reçu des interprétations variées (souvent contestables) de la part des commentateurs et des traducteurs. Les commentaires consultés sont ceux de Fr. Buecheler², P. Perrochat³, M. Smith⁴ et G. Schmeling⁵. Les traductions sont celles de M.

¹ La Bruyère, *Les caractères. Des ouvrages de l'esprit*, 35.

² Fr. Buecheler, *Petronii Arbitri Satirarum reliquiae*, Rheinisches Museum für Philologie, Band XXXIX.

³ P. Perrochat, *Pétrone, Le Festin de Trimalcion*, PUF, Paris, 1952.

⁴ Martin S. Smith, *Petronius, Cena Trimalchionis*, Oxford, reprinted 2004.

⁵ G. Schmeling, *A Commentary on the Satyrica of Petronius*, Oxford University Press, 2011.

Rat⁶, A. Ernout⁷, P. Grimal⁸, Ol. Sers⁹, M. Heseltine¹⁰, P. G. Walsh¹¹, A. Aragosti¹², N. Holzberg¹³, C. Miralles Maldonado¹⁴.

35. 4. *super sagittarium oclopetam*

Le *structor* de Trimalchion a déposé une *oclopeta* sur le signe du Sagitaire du plateau zodiacal (35. 2). Cette *oclopeta*, le mot est un hapax, a beaucoup tourmenté les philologues. Juste Lipse (1547-1606) écrivait déjà : « *De Odopeta vel Oclopeta nihil verisimile conjectare possum (Sylloge epistolarum a viris illustribus scriptarum, Joh. Schefferi et N. Heinsii Epistolae mutuae, t. 5, Ep. CCLXXXI) ; E Petroniano loco de Odopeta vel Oclopeta non possum me expedire (ibid. Ep. CCLXXXII) ; de Odopeta vel Oclopeta sane crepera res est (ibid. Ep. CCLXXXIII)*. » De nombreuses leçons¹⁵ ont été proposées : *oclopeta* (Gaffiot, Heseltine, Rat, Ernout, Aragosti, PHI) ; *octopoda* (Sers) ; *oclopecta* (*oclo* et *παικτής de πήγνυμι, OLD). Holzberg remplace carrément *oclopeta* par *luscinia*¹⁶ (le rossignol). F. Capponi a écrit sur l'*oclopeta* un article qui ne manque pas d'intérêt et que l'on peut tenter de résumer¹⁷.

⁶ M. Rat, *Pétrone. Le Satiricon*, Paris, 1934.

⁷ A. Ernout, *Pétrone. Le Satiricon*, Les Belles Lettres, Paris, 1967.

⁸ P. Grimal, *Romans grecs et latins*, Bibliothèque de la Pléiade, nrf, Gallimard, 1993.

⁹ O. Sers, *Pétrone. Satiricon*, Les Belles Lettres, Paris, 2002.

¹⁰ M. Heseltine, *Petronius*, Londres, 1913.

¹¹ P. G. Walsh, *Petronius. The Satiricon*, Oxford, 1997.

¹² A. Aragosti, *Petronio Arbitro, Satyricon*, Biblioteca Univ. Rizzoli, Classici greci e latini, Terza edizione, 2014.

¹³ N. Holzberg, *Satyrische Geschichten, Satyrica*, Berlin, 2013.

¹⁴ J. C. Miralles Maldondo, *Satiricón*, Madrid, 2014.

¹⁵ *Otopetam, ocipetam, alopecam*. Cf. J. De Vreese, *Petron 39 und die Astrologie*, Amsterdam, 1927, p. 83.

¹⁶ *lucus* (borgne). L'archer ferme un œil quand il vise sa cible.

¹⁷ [Filippo Capponi, *Latomus*, T. 42, Fasc. 2 \(AVRIL-JUIN 1983\), pp. 397-403 \(7 pages\), disponible sur la toile : \[Oclopeta \\(Petr., Sat., 35, 4\\) on JSTOR\]\(#\).](#)

F. Capponi fut d'abord convaincu¹⁸ par les travaux de J. Préaux¹⁹ qui identifiait l'*oclopeta* à la grue, capable, dans sa migration, de voir (*oculo petit*) et d'atteindre les aires de nidification et celles d'hivernage²⁰. J. Préaux trouvait qu'il y avait une adéquation entre le vol des grues en formation delta et l'arc du Sagittaire. Estimant que ces caractéristiques s'appliquaient également aux *anseres* (oies) et aux *olores* (cygnes) de Pline (*Nat.*, X. 63), F. Capponi songea dans un premier temps à modifier *oclopeta* en *scolopeta*, un autre hapax, qui désignerait la bécasse (*Scolopax rusticola rusticola* L.)²¹, avant de se raviser et d'adopter la leçon *oclopeta* (*oculum + petere*).

F. Capponi écrit : *Dai composti in -peta, in cui il primo membro è « oggetto » del verbo* (cf. : aeropeta, agripeta, altipeta, heredipeta, honoripeta, lucipeta, lucripeta, ueneripeta, *e, in particolare, dai composti del linguaggio petroniano « larifuga »* (57, 3) e heredipeta (124, 2 e 4), *dovremmo derivare che oclopeta sia costituito da oculum + petere. Ma i filologi, che riconoscono in oclopeta un uccello migratore o un accipiter, interpretano il primo membro come un ablativo strumentale* — « Des mots composés en *-peta*, dans lesquels le premier membre est *complément d'objet* du verbe (cf. *aeropeta*, *agripeta*, ... et, en particulier, des mots composés de la langue pétroniennne « *larifuga* » (57, 3) et *heredipeta* (124, 2 et 4), on devrait déduire qu'*oclopeta* se compose de *oculum + petere*. Mais les philologues, qui reconnaissent en *oclopeta* un oiseau migrateur ou un *accipiter*, interprètent le premier membre comme un ablatif instrumental. »

L'expression *oculum petere* a un sens hostile, insiste F. Capponi, qui donne une série d'exemples : Ov., *Met.*, 10, 350) ; Ps. Sen., *Oct*, 119 ; Plin., *Nat.*, 8, 33 ; Tib., 1, 6, 70 ; Liu. 7, 26, 5. Cf. Ar., *Ach.*, 92.

Un vers du *Rudens* va convaincre F. Capponi que l'*oclopeta* est un céphalopode. Dans la pièce de Plaute, le *leno* Labrax brutalise la prêtresse de Vénus dans le temple de la déesse et Trachalion demande à son maître Demones d'envoyer des esclaves pour maîtriser le *leno* : *iube oculos elidere*,

¹⁸ « Ornithologica », *Latomus* 29, 1970, p. 784-787.

¹⁹ « Oclopeta », *Latomus* 26, 1967, p. 1009-1014.

²⁰ « Ornithologica », p. 785-787.

²¹ Ibid., p. 787.

itidem ut sepiis faciunt coqui, « ordonne-leur de lui arracher les yeux, comme les cuisiniers font aux seiches » *Rudens*, 659.

Pourquoi les cuisiniers arrachent-ils leurs yeux aux seiches ? Plaute ne le dit pas. Mais F. Capponi explique : *i cuochi strappano gli occhi della seppia, perché questi, se non vengono estratti, procurano, schizzando nel friggimento, noiose bruciature al volto* — « Les cuisiniers arrachent les yeux de la seiche, car ceux-ci, s'ils ne sont pas extraits, provoquent des brûlures gênantes au visage en jaillissant pendant la friture. » Et il poursuit : *Plauto con oculos elidere, ..., ci fa intendere che i « molluschi cefalopodi » (seppie, calamari) potevano essere chiamati con il nome oclopeta , o come nome composto da oculum + petere o, forse, come nome composto che condensa nel primo membro (oclo-) oculum = oggetto e oculo = ablativo strumentale (oclopeta -alterius oculum[-os] suo ipsius oculo petit)* — « Plaute, avec *oculos elidere*, ..., nous fait comprendre que les « *mollusques céphalopodes* » (seiches, calmars) pouvaient être appelés *oclopeta*, ou d'un nom composé de *oculum + petere* ou, peut-être, d'un nom composé qui condense dans son premier membre (*oclo-*) *oculum*, complément d'objet et *oculo*, ablatif instrumental (*oclopeta -alterius oculum[-os] suo ipsius oculo petit*)²². »

F. Capponi insiste sur le côté agressif de l'expression *oculum petere* : *Infatti, la « seppia » o altro « mollusco cefalopode » (per esempio, i « calamari »), durante la cottura o friggimento, petit suo ipsius oculo oculum (-os) coqui, che non abbia provveduto a oculos elidere nella preparazione del cibo ed esprime, quindi, sebbene l'animale sia senza vita, un movimento di aggressione* — « En fait, la « seiche » ou un autre *mollusque céphalopode* (par exemple, les *calmars*), pendant la cuisson ou la friture, *petit suo ipsius oculo oculum* (-os) du *coquus* qui n'avait pas prévu *d'oculos elidere* dans la préparation des aliments et exprime donc, bien que l'animal soit sans vie, un mouvement d'agression. »

C'est ingénieux, mais ce n'est pas argumenté. Ni Apicius ni les cuisiniers des *Deipnosophistes* ne disent qu'ils ôtent les yeux des seiches pour éviter les brûlures au visage. Apicius fait cuire les seiches telles qu'elles sont (*sic*

²² Que *oclo* soit un ablatif instrumental n'est pas une idée que tous partagent. Pour R. Oniga, la voyelle -o d'*oclopeta* signale un vulgarisme (cf. *mulomedicina* chez Végèce), à la place du i attendu. Cf. R. Oniga, « La création lexicale chez Pétrone », *La création lexicale en latin* Textes réunis par Michèle Fruyt et Christian Nicolas, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000, p. 162.

quomodo sunt) avec leur poche d'encre (*cum atramento suo*) Apic., 5. 3. 3. Cf. aussi Apic., 9. 4. 1-4. Dans *Les Recluses* (Ἐγκλειομέναι) de Sotades, un cuisinier rôtit des ailerons de seiche : πτερύγι' ἀπαλῶς σηπίας ὡπτημένα (Ath., *Deipnos.*, 293c) et dans *La méchante Femme* (Πονήρα) d'Alexis, un cuisinier explique comment il accommode les seiches : il commence par couper les filets et les nageoires : Τῶν δὲ τὰς μὲν πλεκτάνας/καὶ τὰ πτερύγια συντεμὼν, les fait bouillir et tranche ensuite le reste du corps en plusieurs morceaux : Τὸ δέ ἄλλο σῶμα κατατεμὼν πολλοὺς κύβους (Ath., *Deipnos.*, 324c). Pas un mot sur l'énucléation.

Deux observations élémentaires fragilisent pourtant l'assertion de F. Capponi.

— Les yeux des poissons frits sont exorbités et blancs, mais ils ne quittent pas leur défunt propriétaire. D'où l'expression *faire des yeux de merlan frit*. Cette expression n'existerait pas si le merlan perdait ses yeux lors de la cuisson. Elle existe dans d'autres pays où elle fonctionne avec d'autres poissons, lesquels sont bouillis ou morts : *fare l'occhio di triglia*²³, *fare gli occhi da pesce bollito* (Italie), *fazer olhos de peixe morto* (Brésil), *Kijken als een schelvis*²⁴ op het droge (P.-B.). Si l'on objecte qu'un poisson n'est pas un céphalopode, on répondra qu'un œil, qu'il soit de mollusque ou de poisson, est relié au cerveau par son nerf optique²⁵, et que, pas plus chez les mollusques que chez les poissons, l'œil n'est un petit globe autonome qui décide de vivre sa vie dès que la température augmente. Fût-il d'humeur vagabonde sous l'effet de la chaleur, l'œil de la seiche doit impérativement rompre son nerf optique.

— À cela s'ajoute un argument *balistique* : la sèche est aplatie et ses yeux sont disposés sur les côtés. S'ils jaillissaient lors de la friture, ils seraient projetés latéralement et ne pourraient atteindre le cuisinier au visage que si les seiches étaient disposées sur la tranche.

Peut-être les cuisiniers énucléaient-ils les seiches parce ni les yeux ni le bec ne se mangent ? Mais dans ce cas, il eût été plus expédient de couper la tête. La solution pourrait être plus simple : avec sa forme de double vé,

²³ Le rouget.

²⁴ L'aiglefin.

²⁵ Chez les céphalopodes, la rétine est solidaire du ganglion optique d'où part le nerf optique qui arrive au cerveau.

la pupille de la seiche confère au regard un aspect inquiétant que l'énucléation permet de supprimer. Quoi qu'il en soit, seul Plaute (~254-184) évoque cette pratique. Nous risquons donc de ne jamais connaître les vraies raisons de cette mutilation.

F. Capponi voit dans *oclopeta* une ambiguïté malveillante : *Oculus*, *in senso metaforico, indica, come il gr. ὄφθαλμός* (cf. Aristoph., *Ach.*, 91ss.) « *ogni oggetto a forma di occhio* ». *Potrebbe, quindi, anche designare il podex o anus come, nei vernacoli italiani, le forme derivate da «occhio*²⁶ » — « *Oculus*, dans un sens métaphorique, indique, comme le gr. ὄφθαλμός (cf. Ar., *Ach.*, 91.ss.) tout objet en forme d'œil. Il pourrait donc également désigner le *podex* ou l'*anus* comme, dans les langues vernaculaires italiennes, les formes dérivées de *occhio* ». Selon F. Capponi, *Petronio avrebbe, quindi, operato un tentativo di esprimersi con una parola polisemica in coerenza con l'urbanitas del linguaggio di Trimalcione*²⁷ — « Pétrone aurait donc tenté de s'exprimer avec un mot polysémique en cohérence avec l'*urbanitas* de la langue de Trimalchion. »

C'est pousser l'explication trop loin. Aucun texte latin, en effet, n'assimile l'*oculus* à l'*anus*. F. Capponi en convient d'ailleurs puisqu'il écrit : *Non abbiamo, però, trovato alcun esempio in Th. L.L., IX 2 cc. 451, 74-452, 51 ove oculus 'per similitudinem transfertur ad alia'* — « Nous n'avons cependant pas trouvé d'exemple dans Th. L.L., IX 2 cc. 451, 74-452, 51 où *oculus* 'per similitudinem transfertur ad alia'. »

Poussant l'analyse à l'extrême, F. Capponi identifie l'*oclopeta* à la seiche ou à un « mollusque céphalopode » au sens générique, et au sens spécifique, à ce que les Italiens appellent communément le « *tòdaro comune*²⁸ » (*Ommastrephes sagittatus* - *Todarodes sagittatus* Lamk. 1798).

F. Capponi a cependant raison sur l'essentiel : l'*oclopeta* est bien un céphalopode, mais ce n'est ni la seiche ni le calmar. C'est plus vraisemblablement le poulpe (ou pieuvre), le πολύπους grec, comme le suggèrent les deux textes suivants :

²⁶ [Oclopeta \(Petr., Sat., 35, 4\) on JSTOR](#), note 44.

²⁷ Ibid., p. 403.

²⁸ calamar

« ... alors qu'il cueillait des coquillages sur des rochers à demi immergés, il reçut un jet d'eau en pleine figure... il fit quelques pas, mais fut aussitôt arrêté par un second jet qui l'atteignit derechef au visage avec une diabolique précision... lorsqu'il eut découvert dans une anfractuosité de rocher un petit poulpe gris qui avait l'étonnante faculté d'envoyer de l'eau grâce à une manière de siphon dont il pouvait faire varier l'angle de tir²⁹. »

« Le siphon étant orientable, cette capacité d'envoyer de puissants jets d'eau peut aussi servir à la chasse en milieu naturel, ou au jeu, voire à la manifestation de l'humeur, en situation expérimentale, le visiteur importun se voyant aspergé³⁰! »

Oclopeta est (très probablement) le nom que les Massiliotes donnaient au poulpe (*polypus*) dans leur latin dialectal³¹. L'article de F. Capponi illustre un paradoxe : une intuition heureuse peut aboutir, rarement il est vrai, à une conclusion proche de la solution, l'argumentation fût-elle bancale.

38. 8. *Modo solebat collo suo ligna portare.*

Une phrase toute simple et pourtant...

Le *collum* n'est ici ni le dos :

- ... il portait du bois sur son dos (Rat)
- *A little time ago he was carrying loads of wood on his back* (Heseltine)
- ... *he was carting logs on his back* (Walsh)

ni la nuque (*cervix*) :

- ... *Vor kurzem noch trug er Tag für Tag Holz auf seinem Nacken* (Holzberg)

ni le cou :

- ... *usava portare sul collo un fardello di legna* (Aragosti)
- ... *solía cargar leña en su cuello* (Miralles Maldonado).

²⁹ M. Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Gallimard, 1996, pp. 55-56.

³⁰ Bourjon P., Sittler A.-P., Noël P., 2016. Le poulpe de récif commun Octopus cyanea Gray, 1849. in Muséum national d'Histoire Naturelle [Ed.], 4 novembre 2016. Inventaire national du Patrimoine Naturel, pp. 1-24, site web <http://inpn.mnhn.fr>

³¹ J. Acolty, « Un autre regard sur la Cena Trimalchionis » [[FEC 49-2025](#)]

Porter du bois à son cou n'est pas ergonomique. C'est pourquoi les Romains le portaient sur l'épaule : « il coltinait du bois » (Ernout, Sers, Grimal). Le vers de Lucain *et Salius laeto portans ancilia collo* (Luc. 1. 603) pourrait légender les figures 6045 et 6046 du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de Daremberg (*s. v. Salii*) qui montrent chacune deux saliens marchant l'un derrière l'autre. Ils portent sur l'épaule gauche une perche à laquelle sont suspendus cinq boucliers sacrés (*ancilia*). Deux phrases de Julius Capitolinus illustrent également l'expression *collo portare* : *neque sedasset tumultum nisi infantem Gordianum purpuratum ad populum longissimi hominis collo superpositum produxisset* (HA, Max. Balb., 9. 4) et *fuisse Gordianum parvolum dicunt, ignorantibus multis collo saepe vectum, ut militibus ostenderetur* (HA, Max. Balb., 15. 6).

38. 14. *Et quam honestam negotiationem exercuit, quod illum sic vides, libitinarius fuit.*

Heseltine, Ernout, Aragosti, Holzberg, Smith, PHI, mettent une ponctuation forte après *vides*, rattachant *quod illum sic vides* à la phrase qui précède (*et quam honestam...*). M. Smith a bien cerné le problème. Il écrit : *This type of quod clause is quite common* (cf. L. -H.- S. 573), *but here its position at the end of the sentence is unusual*, « Ce type de proposition avec *quod* est assez courant (...), mais ici sa position à la fin de la phrase est inhabituelle. » Néanmoins, M. Smith garde la ponctuation fautive dans son édition : ... *et quam honestam negotiationem exercuit, quod illum sic vides, libitinarius fuit. Quod* est ici un accusatif de relation (quant au fait que), un *quod* assertif que l'on retrouve aux chap. 39. 14 et 58. 14. Ce *quod* est toujours placé en début de phrase. Il est donc impératif de rattacher *quod illum...* à *libitinarius...* ce qui implique une modification de la ponctuation : *Et quam honestam negotiationem exercuit ! Quod illum sic vides, libitinarius fuit,* « et quel honnête métier il exerça ! Tel que tu le vois (litt. : relativement au fait que tu le vois ainsi), il était entrepreneur de pompes funèbres. » Il n'est pas iconoclaste de corriger une erreur consacrée par l'usage.

41. 7. Un jeune esclave, couronné de pampre et de lierre, distribue des raisins en récitant des poèmes de son maître. L'esclave s'appelle Dionysos comme le dieu que les Latins appellent Bacchus ou encore Liber Pater. Le voyant ainsi faire, Trimalchion dit : *Non negabis me, inquit, habere*

*Liberum patrem*³². Certains voient dans cette phrase un calembour : Trimalchion dirait tout à la fois qu'il possède le dieu Liber et que son père est un homme libre³³. C'est le cas de Grimal, Aragosti, Miralles Maldonado :

- Un père libre (Grimal³⁴) ;
- *Non vorrete negare che io ho il padre Libero* (Aragosti³⁵) ;
- *No podéis negarme que tengo un padre Liber* (Miralles Maldonado³⁶).

Ernout traduit littéralement : un père de condition libre. Heseltine, Walsh et Holzberg font de Liber Pater le dieu Bacchus et ne signalent aucun calembour :

- ... *you will agree that the god of liberation is my father* (Heseltine) ;
- *You won't deny that my father is Liber* (Walsh) ;
- ... *dass ich einen LIBER PATER habe* (Holzberg).

En fait, il n'y a aucun calembour. La phrase est univoque. Quand bien même son père aurait été un homme libre³⁷ (*liber*), cela ne changeait rien à la condition de Trimalchion. La loi en la matière ne s'appliquait qu'aux Romains : « Si les auteurs sont mariés, l'enfant suit la condition du père; s'ils ne sont pas mariés — ce qui arrivera beaucoup plus ordinairement quand les conjoints sont de condition différente, le mariage n'étant, sauf dispense, possible qu'entre Romains, — l'enfant suit la condition de la

³² Les Romains eux-mêmes ne savaient pas très bien quel sens donné à Liber : « verax aperit praecordia Liber » (Hor., S., 4. 89). Pour Sénèque, le dieu s'appelle Liber, non en raison de la licence des propos qu'il provoque, mais « quia liberat seruitio curarum animum et asserit uegetatque et audaciorem in omnes conatus facit » (*Tranq.*, 17. 8). Plutarque, dans ses *Questions romaines*, formule trois possibilités sous forme d'interrogations : Πότερον ὃς ἐλευθερίας πατέρα τοῖς πιοῦσι γενόμενον; Γίνονται γὰρ οἱ πολλοὶ Θρασεῖς καὶ παρρησίας ὑποπιμπλῶνται περὶ τὰς μέθας. "Η ὅτι τὴν λοιβήν παρέσχεν;" Ή, ὃς Ἀλέξανδρός φησιν, ἀπὸ τοῦ παρ’ ἐλευθερὰς τῆς Βοιωτίας ἐλευθερέως Διονύσου προσαγορευομένου; (*Mor.*, 288f-289a). — *DS*, I. 2). Pour Festus : « Liber repertor vini ideo sic appellatur, quod vino nimio usi omnia libere loquantur » (FEST. s. v. *liber*).

³³ Pétrone ne mentionne pas le père de Trimalchion, mais rien n'interdit de penser que ce père était un homme libre (*liber*).

³⁴ Grimal ajoute en note : « Plaisanterie sur le nom rituel, en latin, de Dionysos : Liber Pater. Ces deux mots signifient aussi, en effet, un père libre. »

³⁵ Aragosti : « ... facendo un gioco di parole tra l'attributo della divinità e la propria nascita... »

³⁶ Miralles Maldonado : « A través de este juego de palabras puede presumir, al menos por un momento, de tener un padre libre, de lo cual carece en la vida real. »

³⁷ Martial raille un chevalier romain qui, à force de besogner ses esclaves, peuple sa maison de *vernæ* (*Mart.*, 1. 84. 5).

mère : il ne sera donc pas citoyen quand elle ne l'est pas, quel que soit le statut du père, et il devrait être citoyen quand elle est citoyenne, quel que soit le statut du père. Mais une loi restrictive, la loi Minicia³⁸, décida que l'enfant d'une Romaine et d'un pérégrin, (mais non dans le système définitif, d'un Latin), suivrait la condition la plus inférieure, celle du père³⁹. » Ce dispositif ne concernait pas Trimalchion dont les parents n'étaient pas romains. De plus, et la nuance est de taille, *liber* ne signifie pas *ingenuus*. Or à Rome, seule comptait l'ingénuité. Le *libertus* Trimalchion, *civis Romanus*, avait un statut bien plus enviable que celui d'un Syrien vivant à Rome et dont le père eût été *liber*. Quand donc, Trimalchion dit *Non negabitis me, inquit, habere Liberum patrem*, il n'a en vue que le seul Bacchus. Et les convives de la *Cena* ne pensent pas un seul instant que *Liber Pater* puisse signifier autre chose que Bacchus. « Nous imaginons toujours les autres époques sur le modèle de la nôtre ; ce n'est pas toujours le meilleur moyen de les comprendre⁴⁰. » On ne peut en vouloir aux Romains de penser comme des Romains, dussent nos exégèses en pâtir.

45. 11. Un des convives résume un combat de gladiateurs auquel il a assisté :des prestations décevantes, des gladiateurs au rabais : *Dedit gladiatores sestertiarios iam decrepitos, quos si sufflasses, cecidissent ; iam meliores bestiarios vidi. Occidit de lucerna equites ; putares eos gallos gallinaceos : alter burdubasta, alter loripes, tertarius mortuus pro mortuo, qui habe<ba>t nervia praecisa.*

Cette phrase n'a guère retenu l'attention des commentateurs ni des traducteurs et pourtant chaque mot ou presque pose un problème. Pour chacune de ces difficultés, nous verrons d'abord les traductions proposées, ensuite la correction éventuelle à apporter.

	<i>iam meliores bestiarios vidi</i>
Rat	j'ai déjà vu des condamnés aux bêtes en meilleur état.

³⁸ 90 av. J.-C.

³⁹ P. Fr. Girard, *Manuel élémentaire de droit romain*, Dalloz, 2003, p. 118.

⁴⁰ P. Boyancé, « Portrait de Mécène », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°3, octobre 1959. pp. 332-344; cf. p. 343.

Ernout	j'ai déjà vu des condamnés aux bêtes se tenir mieux.
Grimal	j'ai déjà vu des bestiaires plus vigoureux.
Sers	J'ai vu des condamnés aux bêtes meilleurs que ça.
Heseltine	<i>I have seen better ruffians turned in to fight the wild beasts.</i>
Walsh	<i>I've seen better specimens matched with the wild beasts.</i>
Holzberg	<i>ich habe schon bessere Tierkämpfer gesehen.</i>
Aragosti	<i>in passato ho visto dei bestiari in migliori condizioni.</i>
Miralles Maldonado	<i>He visto condenados enfrentándose a las bestias mejor preparados.</i>

Le *bestiarius* était aussi bien le *venator* que le condamné aux bêtes et les traductions sont partagées. Le locuteur compare ici les performances des gladiateurs décrépits qu'il a vus à celles de *bestiarii*. Dès lors, on peut conjecturer qu'il pense davantage aux *bestiarii-venatores* qu'aux *damnati ad bestias* qui le plus souvent étaient présentés aux bêtes, attachés à un piquet ou les mains liées dans le dos. Cf. la mosaïque de Zliten. Les *venatores* étaient moins appréciés que les gladiateurs⁴¹.

	<i>Occidit de lucerna equites</i>
Rat	Il a fait tuer des cavaliers de lanterne.
Ernout	Les cavaliers qu'il a fait tuer ressemblaient à des figures de candélabres ;
Grimal	Il a fait tuer des cavaliers de candélabre.
Sers	Il a fait tuer des cavaliers bons à décorer des lampes,

⁴¹ G. Ville, *La gladiature en Occident des origines à la mort de Domitien*, École française de Rome, 2^e édition, 2014, p. 335.

Heseltine	<i>He shed the blood of some mounted infantry that might have come off a lamp.</i>
Walsh	<i>As for the mounted gladiators that he disposed of, they came off table-lamps...</i>
Holzberg	<i>Er liess berittene Gladiatoren töten, die von einer Lampe stammten,</i>
Aragosti	<i>Ha mandato a morire dei cavalieri da lampada,</i>
Miralles Maldonado	<i>Hizo matar a jinetes de lámpara,</i>

On peut s'étonner de rencontrer des *equites* dans l'amphithéâtre. L'autorisation donnée aux *equites* de combattre dans l'arène a fluctué selon les empereurs⁴². « Si les aristocrates vont à l'arène, c'est d'abord pour de l'argent⁴³. » Le combat entre *equites* commençait à cheval par un échange de javelines. Puis les *equites* mettaient pied à terre et se battaient au glaive. Les lampes à huile étaient parfois décorées par des représentations de gladiateurs. D'où l'expression *de lucerna*. La comparaison entre les gladiateurs décrépits et les gladiateurs figurant sur les lampes à huile fait peut-être allusion au peu de mobilité des premiers.

	<i>putares eos gallos gallinaceos</i>
Rat	On eût dit des poules mouillées
Ernout	de vraies poules mouillées
Grimal	on aurait dit des poulets
Sers	<i>on aurait dit une bataille de coqs</i>
Heseltine	<i>dunghill cocks you would have called them</i> (tu les aurais appelés des coqs sur leur fumier)

⁴² Ibid. p. 255-262.

⁴³ Ibid. p. 261.

Walsh	<i>the horses pranced about like farmyard cocks.</i> (les chevaux caracolaient comme des coqs de basse-cour)
Holzberg	<i>du hättest sie für Gockelhähne halten können</i> (Tu aurais pu les prendre pour des coqs)
Aragosti	<i>che sembravano dei galletti;</i> (qui ressemblaient à des coquelets)
Miralles Maldonado	<i>que parecían gallos de corral</i> (qui ressemblaient à des coqs de basse-cour)

Les différentes traductions surinterprètent le texte latin : les *galli gallinacei* ne sont ni des poules mouillées, ni des poulets, ni des coquelets. Le fumier et la basse-cour sont ajoutés inutilement. La présence de ces *galli qallinacei* coincés entre des *equites de lucerna* et des *burdubastae* est pour le moins étonnante. On comprend intuitivement qu'il ne peut s'agir d'un compliment. Or Pline disait des coqs qu'ils étaient les *principaux maîtres des maîtres du monde* (*hi maxime terrarum imperio imperant*, *Nat. X. 24. 48*). Contrairement à une idée reçue, les Romains n'étaient pas passionnés par les combats de coqs⁴⁴. Et si Trimalchion n'hésite pas à faire cuisiner un coq au prétexte qu'il est de mauvais augure (*Sat., 74*), on rappellera que Trimalchion n'est pas romain.

Pétrone est un Massiliote qui se sent plus grec que romain⁴⁵. Et les Grecs n'avaient pas le même respect du coq que les Romains. Les combats de coq avaient la faveur des Grecs. Échion vient de qualifier les *equites d'equites de lucerna* visant probablement leur peu de mobilité. À présent, il les qualifie de *galli gallinacei*. J. Dumont écrit à propos des combats de coq : « La lutte commence par une série de petites attaques, de feintes ; on va chercher à la faire durer le plus longtemps possible dans son alternance de répliques graduelles comme l'*agôn* d'une tragédie, comme un dialogue

⁴⁴ Morgan, M. Gwyn. « Three Non-Roman Blood Sports », *The Classical Quarterly*, vol. 25, no. 1, 1975, pp. 117–22. JSTOR, <http://www.jstor.org/stable/638249>. Accessed 12 Aug. 2025.

⁴⁵ Cf. J. Acolty, « Un autre regard sur la Cena Trimalchionis » [[FEC 49-2025](#)]

qui se mue en duel⁴⁶. » *Galli gallinacei* décrirait alors le comportement des *equites* qui s'observent beaucoup sans se faire beaucoup de mal.

	<i>alter burdubasta</i>
Rat	l'un, un bardin qui ployait sous le bât
Ernout	l'un ployait comme un baudet sous la charge
Grimal	l'un avait l'air d'un mulet bâté,
Sers	un malheureux bardot fourbu,
Heseltine	<i>one a spavined mule</i> , (l'une une mule décrépite)
Walsh	<i>One was thin as a rake</i> , (l'un était maigre comme un clou)
Holzberg	<i>der eine Bohnenstange</i> (l'un, une grande perche)
Aragosti	<i>uno que andava bene per cavalcare un mulo</i> , (un qui était bon pour chevaucher un mulet)
Miralles Maldonado	<i>uno era más enclenque que un palo</i> (l'un était plus maigre qu'un bâton)

Burdubasta : ä. λ.

- Forcellini ne reprend pas le mot.
- mule accablée par un fardeau [gladiateur éreinté] Gaffiot.
- *A word of doubtful meaning applied as a term of abuse to a decrepit gladiator* (OLD).
- Le mot est composé de *burdus* et *basta* (lat. tardif). *burdo ex equo et asina* (Isid., *Orig.*, 12. 1. 61) ; *basta* : le bât. « L'ordre des mots habituel est déterminant-déterminé et impose ici l'interprétation *charge de mule*⁴⁷. » La voyelle de liaison *u* est inhabituelle.

⁴⁶ J. Dumont, « Les combats de coq furent-ils un sport ? », *Pallas*, 34/1988 : « Les sports antiques, Toulouse et Domitien », pp. 33-44.

⁴⁷ R. Oniga, « La création lexicale chez Pétrone », *La création lexicale en latin*. Textes réunis par Michèle Fruyt et Chr. Nicolas, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000, p. 162.

- Perrochat semble rattacher le mot à *burdus* (bardot) et φορτοβαστάκτης (porteur).
- M. Smith pense que « *The first part of this word must come from burdo, ‘mule’. The second part may be connected with bastum ‘stave’ (cf. SHA, Comm., 13. 3). Burdubasta may then mean ‘a stick to drive a mule’... ‘as thin as a rake’.* » C'est ainsi que l'entendent Walsh, Holzberg et Miralles Maldonado. Maigre comme une trique, dirions-nous.
- Le mot pourrait faire allusion à la lenteur de déplacement de la mule chargée.
- Le mot appartient sans doute au latin dialectal massiliote.

	<i>alter loripes</i>
Rat	l'autre, avec des courroies aux pieds
Ernout	l'autre traînait la patte
Grimal	l'autre avait les jambes cagneuses,
Sers	un bancroche
Heseltine	<i>the other bandylegged</i> (bancal)
Walsh	<i>another had club feet</i> , (des pieds plats)
Holzberg	<i>der andere, ein Humpelfuß</i> , (un pied bot)
Aragosti	<i>un altro coi piedi flosci</i> (des pieds affaissés)
Miralles Maldonado	<i>otro tenía los pies planos</i> (des pieds plats)

On peut ajouter cette autre traduction : des *pieds en lanières comme des serpents*⁴⁸. Il doit être assez malaisé de marcher avec pareils pieds. La traduction de *loripes* varie quelque peu selon les sources :

- *having some deformity of the feet (not clearly identified)* [OLD];
- Qui a les pieds en lanières (en coton), qui ne se tient pas sur ses jambes, aux jambes flageolantes (Gaffiot) ;

⁴⁸ J. André, *L'Inde vue de Rome*, Les Belles Lettres, Paris, 2010, p. 80.

- Perrochat complète la définition de Gaffiot « qui a les jambes tordues comme des courroies ».

Mais après avoir ainsi révisé la pathologie des pieds et des jambes, savons-nous au moins à présent ce que signifie *loripes* ? Pas vraiment.

On peut tenter de définir le mot. Les occurrences du mot *loripes* ne sont pas très nombreuses⁴⁹. Passons-les en revue :

- *nequiquam hos procos⁵⁰ mi elegi loripedis, tardissimos* — « c'est bien inutilement que je me suis choisi ces beaux seigneurs traînards (*loripedes*) » Pl., *Poen.*, 510. Les vers 503 à 514 du *Poenulus* insistent beaucoup sur la lenteur (*tardo amico, homines spissigradissimos, tardiores, aetate tardiores, gradus succretust cribro pollinario, cum pedicis condidicistis istoc grassari gradu*).

- *Megasthenes gentem inter Nomadas Indos narium loco foramina tantum habentem, anguum modo loripedem, uocari Sciratas* — « Mégasthène dit qu'il y a un peuple chez les nomades de l'Inde dont les narines sont des trous et qui est *loripes* à la manière des serpents : ce sont les Scirates. » Plin., *Nat.*, 7. 25.

- *loripedem rectus derideat, Aethiopem albus⁵¹* — « L'homme qui se tient droit peut rire du *loripes*, comme le Blanc de l'Ethiopien. » Juv., 2. 23.

- *nec praetextatum rapuit Nero loripedem nec/strumosum atque utero pariter gibboque tumentem* — « et Néron ne fit pas enlever un enfant *loripes*, scrofuleux, bossu par devant et par derrière. » Juv., 10. 308.

- *dicitur hic et hec loripes -dis, id est claudus, qui habet pedes tortos ad similitudinem lori vel qui habet pedem ligneum⁵² quibusdam loris religatum; unde Iuvenalis (2, 23) 'loripedem rectus derideat Ethiopem albus'; idem (10, 308) 'nec praetextatum rapuit Nero loripedem nec...' —* « *loripes* c'est-à-dire boiteux, qui a les pieds tordus comme une courroie ou qui a un pied de bois, attaché par des courroies, d'où

⁴⁹ Il y a six occurrences de *loripes* dans le PHI et quelques autres chez des auteurs beaucoup plus tardifs : Osbernus Cantuariensis, Willelmus Malmesburiensis, Hugutius Pisanus...

⁵⁰ On peut hésiter sur la traduction de *procus* (prétendant ou personnage illustre). Cf. OLD s. v. *procus*.

⁵¹ « Quelle élégance », dit Érasme de ce vers de Juvénal, « il sonne comme un proverbe. » Cf. *Prov.*, 2121.

⁵² Hégésistrate, prisonnier des Spartiates, s'échappa après s'être coupé la moitié du pied entravé. Il se fit faire par la suite un pied de bois (ξύλινον πόδα κατεστήκεε, Hdt., 9, 37).

Juvénal : l'homme droit sur ses jambes⁵³ se moque du *loripes* comme le Blanc de l'Éthiopien. » H. Pisanus⁵⁴, *Derivationes*, L 67.

- Érasme emploie le mot dans deux de ses *Adages* : (*Περδίκειος πούς, id est Perdicis pes*) *Dicebatur in crura gracilia distortaque... In loripedes quadrat* (Prov., 1129). *Et Loripedem rectus derideat, Aethiopem albus* (Prov., 2121).

'Ιμαντόπους (ἰμάς et πούς) est l'exact correspondant grec de *loripes*. Il était un peuple fabuleux d'Éthiopie, les Himantopodes dont parlent Pomponius Méla, Pline et Solin.

- *Himantopodes inflexi lentis cruribus, quos serpere potius quam ingredi referunt* — « Les Himantopodes courbés sur leurs jambes fléchies, se déplacent en rampant plutôt qu'en marchant, dit-on. » Mel., *De chorographia*, III, 88.

- *Himantopodes loripedes quidam, quibus serpendo ingredi natura sit* — « Les Himantopodes sont des espèces de *loripedes* dont la nature est d'avancer en rampant. » Plin., *Nat.*, 5. 46.

- *Himantopodes fluxis nisibus crurum serpunt potius quam incedunt et pergendi usum lapsu magis destinant quam ingressu* — « Les Himantopodes, avec leurs jambes chancelantes, rampent plutôt qu'ils ne marchent, glissent plutôt qu'ils ne marchent. » Solin., *Collectanea Rerum Memorabilium*, XXXI.

On notera que Méla et Solin parlent de jambes et non de pieds. La locomotion du serpent à laquelle pensent Pline et Pomponius (*serpere*) est-elle celle des *angues* de Virgile qui ondulent dans le plan vertical (*Pectora quorum inter fluctus arrecta jubaeque/sanguineae superant undas, pars cetera pontum/pone legit sinuatque immensa volumine terga*, Verg., *En.*, 2. 206-208) ou serpentent-ils dans le plan horizontal ? On ajoutera encore que, selon Aristote, les hommes de haute taille marchent voûtés : οἱ μακροὶ τῶν ἀνθρώπων λορδοὶ βαδίζουσι (Arstt., περὶ ζώων πορείας, 707b. 19-23). On peut gager sans risquer de se tromper que Pline n'a jamais vu de Scirates, que Méla, Pline et Solin n'ont jamais vu d'Himantopodes, et que

⁵³ Osbernum Cantuariensis (10...-1090 ?), auteur d'une Vie de saint Dustan donne pour titre à l'un de ses chapitres : *Loripes tandem rectum incessum recuperat* (*Vita S. Dunstani, Liber Miraculorum*, 10).

⁵⁴ L'écart chronologique entre Pline et H. Pisanus (c. 1140-1210) est trop important pour que Pisanus puisse avoir la moindre idée de ce que signifie *loripes*. Cette remarque vaut également pour Érasme (~1467-1536).

Pisanus et Érasme emploient un mot (*loripes*) qu'ils auraient été bien en peine de définir.

Résumons : *loripes* inclut une notion de lenteur (Pl., *Poen.*, 503-514), une analogie avec le serpent dans le déplacement⁵⁵ (Plin., *Nat.*, 5. 46 et 7. 25), une station debout qui n'est pas parfaitement verticale (Juv., 10. 308). *Loripes* (ou ἴμαντόπους) pourrait qualifier en fin de compte un escogriffe, un échalas voûté⁵⁶, qui s'élève sur la pointe des pieds en marchant et retombe ensuite sur le sol, ce qui donne à son déplacement une allure ondulatoire comparable à celui des *angues* virgiliens ou des chenilles. On le croirait monté sur ressorts. Gaston Lagaffe, personnage célèbre de la BD belge, pourrait être un parfait *loripes* : en position debout, c'est un quasi-invertébré, se tenant sur des genoux fléchis, le dos voûté, et quand il se déplace, il s'élève sur la pointe des pieds avant de redescendre, son déplacement est sinusoïdal.

Rabelais avait sa propre idée sur la question : « Les Himantopodes, peuple en Éthiopie bien insigne, sont andouilles, selon la description de Pline, non autre chose⁵⁷. »

	<i>tertiarius mortuus pro mortuo, qui habebat nervia praecisa.</i>
Rat	le troisième, un mort qui remplaçait un mort, avec ses tendons coupés !
Ernout	le troisième qui remplaça le mort ne valait guère mieux, avec ses tendons coupés
Grimal	le remplaçant du mort était déjà mort et il avait les tendons coupés
Sers	et un remplaçant plus mort que le mort qui avait les muscles sciés

⁵⁵ Encore faudrait-il savoir si le déplacement du serpent se fait par reptation ou par ondulation. Cf. supra.

⁵⁶ Voir supra n. 53.

⁵⁷ Fr. Rabelais, *Le Quart Livre*, chap. XXXVIII.

Heseltine	<i>and the holder of the bye, just one corpse instead of another, and hamstrung,</i>
Walsh	<i>and the reserve was a corpse standing in for a corpse –it was hamstrung,</i>
Holzberg	<i>der dritte als Ersatz für einen Toten selbst ein Toter, der durchhauene Sehnen hatte,</i>
Aragosti	<i>il rimpiazzo per il gladiatore morto già bell'e morto, con I tendini tagliati,</i>
Miralles Maldonado	<i>y el luchador de reemplazo estaba tan muerto como el gladiador muerto, pues tenía los tendones seccionados,</i>

Notons incidemment que les leçons ne s'accordent pas sur le temps de *habere* : *habuit* (Rat) ; *haberet* Ernout) ; *habe<ba>t* (Smith, Holzberg, Aragosti) ; *habebat* (OLD, PHI). Les traducteurs seraient bien embarrassés si on leur demandait quels tendons ou quels muscles ont été tranchés et pourquoi ils ont fait de *mortuus* l'antécédent de *qui*⁵⁸, deux questions pourtant légitimes si l'on admet que les Latins comprenaient ce qu'ils disaient.

- *Tertiarius* ne signifie pas troisième (*tertius*). Le *tertiarius* est un gladiateur qui prend la place d'un autre tué dans un combat précédent. « ... cet emploi du *tertiarius* présentait l'avantage de permettre deux combats avec trois hommes ; en outre, il accroissait l'intérêt psychologique du second combat en en faisant une sorte de match-revanche ; mais il avait l'inconvénient de faire que l'un de ces deux duels fût particulièrement inégal ; on peut penser que cet usage qui n'est pas attesté ailleurs a été rare⁵⁹. » Que cela fût rare est loin d'être établi. N'est-ce pas à cette pratique que fait allusion Pline le Jeune : *Scilicet ut in spectaculis quibusdam sors aliquem seponit ac seruat, qui cum uictore contendat* (Ep., 8. 14. 21) ? Le terme technique était peut-être différent comme on peut le lire sur une épitaphe : *suppositicius* (ILS 5143). Martial

⁵⁸ OLD fait aussi de ce *mortuus* l'antécédent de *qui*.

⁵⁹ G. Ville, *La gladiature en Occident des origines à la mort de Domitien*, École française de Rome, 2^e édition, 2014, p. 397.

louant le gladiateur Hermès écrit : *Hermes subpositicius sibi ipse* (5. 24. 8).

- *mortuus* signifie ici *having no strength, or vitality, limp, insensible, etc.*, selon OLD qui donne précisément pour exemple : Petr., 45.11. Nous traduirons ce *mortuus* par « mollasson ».

- *mortuus pro mortuo* est une apposition à *tertiarius*.

- L'antécédent de *qui* est *mortuo* qu'on le veuille ou non.

- *nervia praecisa*. OLD définit *nervia, orum* comme étant *the sinews or tendons*. Il donne pour références, Petr. 45. 11 et Varron, *Men.* 368, tout en précisant à propos de la référence varronienne *perh. in sense of nerviae*⁶⁰. Pour Gaffiot, les *nervia* sont les muscles. Gaffiot donne les mêmes références qu'OLD, ce qui ne manque pas de sel car Varron utilise le mot *nervia* dans une métaphore évoquant la masturbation (*et id dicunt suam Briseidem producere, quae eius nervia tractare solebat*) *Men.* 368. J. André écrit : « Les Romains n'ont guère distingué dans leur terminologie, et sans doute dans la réalité, les tendons, les ligaments et les nerfs, si bien que, sans autre indication du texte, le traducteur est parfois gêné pour donner un sens précis au terme⁶¹. » J. André ne mentionne ni *nervium* ni *nervia, orum*, n. pl., mais seulement *nervus* (tendons, muscles rigides du cou, ligaments, articulations, nerfs⁶²). Cela ne nous aide pas. Les gladiateurs combattaient en frappant d'estoc et en entrechoquant leurs boucliers pour se déséquilibrer. Frapper de taille obligeait à trop dégager un côté (Veg., *Mil.*, 1. 12) et le mouvement était plus lent. Les *equites* n'avaient pas de protection aux genoux, ce qui assurait leur mobilité quand ils mettaient pied à terre. Seuls les tendons rotuliens étaient alors vulnérables. Mais le tendon n'est pas un organe vital. Aurait-on l'idée de les trancher tous, l'un après l'autre, le supplicié resterait vivant, en mauvais état, certes, mais vivant. En escrime on ne vise pas les jambes, seulement le buste et la tête. En contrepartie les rétiaires semblent coutumiers des coups bas, sur les jambes. Il faut donc trouver à *nervia* un autre sens que tendon. *Nervus* désigne également les

⁶⁰ Nerviae, arum : les cordes d'un instrument de musique ou encore les cordes portant les plombs dans la *groma* (une perche d'arpenteur).

⁶¹ J. André, *Le vocabulaire latin de l'anatomie*, Les Belles Lettres, Paris, 1991, p. 208.

⁶² Ibid., pp. 208-209.

muscles de la base du cou *qui permettent de tenir la tête droite*⁶³. Il s'agit des sterno-cléido-mastoïdiens dont l'insertion inférieure se fait notamment sur la clavicule. Pourquoi *nervium* au lieu de *nervus*? Parce que les affranchis estropient les mots et confondent facilement le genre des noms.

- *praecido, is, ere, cidi, cisum* : couper par devant, trancher.

Le gladiateur (*mortuo*) est mort d'un coup porté sur le cou, qui a sectionné un des sterno-cléido-mastoïdiens (*nervia*) et la carotide qui l'accompagne. C'est ainsi que meurent Dolon (Ὢ δ' αὔχένα μέσσον ἔλασσε/φασγάνω ἄιξας, ἀπὸ δ' ἄμφω κέρσε τένοντε) [Il., X. 455-456] et Sthénélaos (καί ρ' ἔβαλε Σθενέλαον ίθαιμένεος φίλον υἱὸν αὔχένα χερμαδίω, ρῆξεν δ' ἀπὸ τοῦ τένοντας) [Il., XVI. 586-587], tués l'un et l'autre, le premier par Diomède, le second par Patrocle.

On peut proposer à présent une traduction plus cohérente : « le suppléant (*tertiarius*), un mollasson (*mortuus*), remplaçait un mort (*mortuo*) qui avait eu les muscles du cou sectionnés (*nervia praecisa*). »

46. 3, 56. 7, 75. 4 *Tot partes dicere*

Il existe de cette expression latine quatre occurrences, trois dans la seule *Cena* (*Sat.*, 46. 3 ; 58. 7 ; 75. 4) et une quatrième sur une épitaphe de Plaisance. Les philologues admettent généralement que *tot partes dicere* (*Sat.*, 46,3 ; 75.4) signifie diviser un nombre par l'adjectif numéral cardinal mentionné, que *partes centum dicere ad aes...* (*Sat.*, 58.7) est un calcul de pourcentage, et que *partes dicere ccc* revient à calculer un intérêt annuel de 4 %.

Examinons d'abord les traductions proposées pour les occurrences 46. 3 et 75. 4 de la *Cena*.

	46. 3 <i>quattuor partis dicit</i>	75. 4 <i>decem partes dicit</i>
--	------------------------------------	---------------------------------

⁶³ Ibid.

Rat ⁶⁴	Il dit déjà les quatre parties ⁶⁵	Il sait sa table jusqu'à dix
Ernout ⁶⁶	Il sait déjà la division par quatre	Il sait sa table jusqu'à dix
Grimal ⁶⁷	Il sait déjà la table par quatre	Il sait sa division par dix
Sers ⁶⁸	Il récite déjà sa table de quatre	Il sait ses tables jusqu'à dix
Heseltine ⁶⁹	<i>He can do simple division now</i>	<i>he can do division</i>
Walsh ⁷⁰	<i>He can divide by four already</i>	<i>He knows his ten-times table</i>
Holzberg ⁷¹	<i>Schon sagt er dir, wie man durch vier teilt</i>	<i>Er kann durch zehn teilen</i>
Aragosti ⁷²	<i>Sa già dividere per quattro</i>	<i>Sa dividere per dieci</i>
Miralles Maldonado ⁷³	<i>Ya sabe dividir entre cuatro</i>	<i>Sabe dividir entre diez</i>

⁶⁴ M. Rat, *Pétrone. Le Satiricon*, Paris, 1934.

⁶⁵ Rat précise en notes : les quatre parties du discours.

⁶⁶ A. Ernout, *Pétrone, Le Satiricon*, Les Belles Lettres, Paris, 1967.

⁶⁷ P. Grimal, *Romans grecs et latins*, Bibliothèque de la Pléiade, nrf, Gallimard, 1993.

⁶⁸ O. Sers, *Pétrone. Satiricon*, Les Belles Lettres, Paris, 2002.

⁶⁹ M. Heseltine, *Petronius*, Londres, 1913.

⁷⁰ P. G. Walsh, *Petronius. The Satiricon*, Oxford, 1997.

⁷¹ N. Holzberg, *Satyrische Geschichten, Satyricon*, Berlin, 2013.

⁷² A. Aragosti, *Petronio Arbitro, Satyricon*, Biblioteca Univ. Rizzoli, Classici greci e latini, Terza edizione, 2014.

⁷³ J. C. Miralles Maldondo, *Satiricón*, Madrid, 2014.

L'ambiguïté d'une traduction comme « réciter sa table de quatre » ou « savoir sa table jusqu'à dix » donne l'impression qu'on veut éluder une difficulté. Car enfin, de quelles tables parle-t-on ? L'*Oxford Latin Dictionary* (OLD) définit l'expression *decem partes dicere* : *to recite one's division table with a divisor of ten* (OLD s. v. *pars*, 4), « réciter sa table de division avec un diviseur de dix ». Perrochat⁷⁴, Smith⁷⁵ et Schmeling⁷⁶ suivent OLD.

Comparons à présent les traductions proposées pour la troisième occurrence de la *Cena* : *partes centum dico ad aes, ad pondus, ad nummum* (58. 7) :

- Je puis diviser jusqu'à cent selon le métal, le poids et la somme (Rat)
- Je sais diviser jusqu'à cent selon le métal, le poids, la monnaie (Ernout)
- Je sais faire les divisions jusqu'à cent, en as, livres et sesterces (Grimal)
- Je peux te dire combien vaut un centième d'as, de livre ou de sesterce (Sers)
- *I can do any sum into pounds, shillings, and pence* (Heseltine)
- *I can work out percentages in weights and measures and currency* (Walsh) — « Je peux calculer des pourcentages en poids et mesures et en monnaie. »
- *Die Prozente kann ich angeben beim Kleingeld, beim Pfund, bei den Sesterzen* (Holzberg) — « Je peux donner les pourcentages pour la monnaie, les livres, les sesterces. »
- *So dividere per cento qualsiasi totale in assi, libbre, o sesterzi* (Aragosti) — « Je sais diviser par cent n'importe quel total en as, livres ou sesterces. »
- *sé calcular porcentajes en medidas, pesos y monedas* (Miralles Maldonado) — « Je sais calculer des pourcentages en mesures, en poids et en pièces de monnaie. »

Dans l'ensemble, il n'y a pas de discordances entre les auteurs même si les traducteurs ne s'accordent pas toujours sur le sens à donner à *aes*, *pondus* et *nummus* comme l'indique le tableau ci-dessous.

	<i>Aes</i>	<i>pondus</i>	<i>nummus</i>
--	------------	---------------	---------------

⁷⁴ P. Perrochat, *Pétrone, Le Festin de Trimalcion*, PUF, Paris, 1952.

⁷⁵ Martin S. Smith, *Petronius, Cena Trimalchionis*, Oxford, reprinted 2004.

⁷⁶ G. Schmeling, *A Commentary on the Satyrica of Petronius*, Oxford University Press, 2011.

Rat	métal	poids	somme
Ernout	métal	poids	monnaie
Perrochat/ Grimal / Sers	<i>as</i>	livre	sesterces
Walsh	<i>weights</i>	<i>measures</i>	<i>currency</i>
Heseltine	<i>pounds</i>	<i>shillings</i>	<i>pence</i>
Aragosti	<i>assi</i>	<i>libbre</i>	<i>sesterzi</i>
Holzberg	<i>Kleingeld</i>	<i>Pfund</i>	<i>Sesterzen</i>
Miralles Maldon.	<i>medidas</i>	<i>pesos</i>	<i>monedas</i>
Schmeling	<i>measures</i>	<i>weights</i>	<i>coinage</i>

La phrase *partes centum dico ad aes, ad pondus, ad nummum*, explique P. Perrochat, « revient à dire “je sais calculer les centièmes de toute somme en as, livres et sesterces” ; *nummus* = *sestertius* ; *aes* : les petits montants étaient calculés en as, désignés ici, comme souvent, par le nom du métal ; cf. *Th. L. L.*, I, 1075, 5 et suiv. Il s’agit du calcul de l’intérêt de 1/100 par mois, c’est-à-dire 12 % par an... » Pour G. Schmeling, *Hermeros can calculate percentages in measures, weights, and coinage, which represents a culture deprecated by Horace AP 325-6* — « Herméros peut calculer des pourcentages en mesures, en poids et en monnaies, ce qui représente une culture dépréciée par Horace AP 325-6 ». M. Smith ne fait aucun commentaire.

La quatrième et dernière occurrence de l’expression figure sur une épitaphe de Plaisance : ATTICO SER | QVI . VIXIT . ANN | XX LITTERATVS | GRAECIS ET LATINIS⁷⁷ | LIBRARIVS | PARTES . DIXIT CCC (CIL XI 1 n. 1236 ; ILS 7753).

Schmeling reprend l’explication de Horsfall⁷⁸: « ... a young man who could calculate 300 partes, 1/3 of 1 % monthly (which was how the Romans

⁷⁷ Le lapicide a écrit LATNS.

⁷⁸ N. Horsfall, *The Culture of the Roman Plebs*, London, 2003, 12.

*calculated interest), i.e. 4 % per annum⁷⁹. » Comme l'aurait dit Tacite⁸⁰ : *de partibus illis pauca supra repetenda sunt.**

Tout semble commencer avec Ludwig Friedländer (1824-1909), professeur de philologie classique à Königsberg, qui demande à Friedrich Hultsch (1833-1906), philologue classique et métrologue reconnu, « welche rechnung ist bei Petronius cap. 46 et iam tibi discipulus crescit cicaro meus. iam quattuor partis dicit, cap. 75 puerum basiavi frugalissimum, non propter formam, sed quia frugi est: decem partes dicit, librum ab oculo legit usw., cap. 58 non didici geometrias, critica et alogias menias, sed lapidarias litteras scio, partes centum dico ad aes, ad pondus, ad nummum, CIL. XI 1 n. 1236 (Placentia) : ATTICO SER | QVI . VIXIT . ANN | XX LITTERATVS | GRAECIS ET LANS | LIBRARIVS | PARTES . DIXIT CCC | zu verstehen⁸¹ ? ("comment comprendre le calcul chez Pétrone... ?") ».

F. Hultsch va répondre dans un article⁸² péremptoire. Hultsch commence par prévenir que son interprétation (*Deutung*), qui ne souffre aucune contradiction évidente (*welche an keinem offenbaren widerspruch leidet*), ne peut être présentée que comme une probabilité (*also nur zu einer wahrscheinlichkeit werden wir gelangen*⁸³). Dans les quatre occurrences (les trois de la *Cena* et l'épitaphe), la formule *partes dicere* revient si régulièrement et son lien avec le contexte est tel que nul ne peut contester que *dicere* a le même sens dans les quatre *loci*, dit Hultsch : *der Zusammenhang mit den nächststehenden gedanken, so weit dieselben hier in betracht kommen, ist ein so ähnlicher, dasz wohl niemand der Behauptung widersprechen wird, dicere habe an allen diesen Stellen dieselbe Bedeutung*⁸⁴. Hultsch rapproche *partes centum dico ad aes...* (*Sat.*, 58. 7) du vers d'Horace *discunt in partis centum diducere* (*Ars*, 326) : tant Horace que Pétrone divisent l'as de façon centésimale bien que la division

⁷⁹ Schmeling, p. 193. §3.

⁸⁰ Ann., XVI, 18.

⁸¹ F. Hultsch, « Ein Beitrag zur Kenntnis des volkstümlichen Rechnens bei den Römern », Jahrbücher für classische Philologie, herausgegeben von Alfred Fleckeisen. fünfunddreißigster Jahrgang, Leipzig, 1889, S. 335.

⁸² Ibid.

⁸³ Ibid., S. 335.

⁸⁴ Ibid.

de l'as soit duodécimale⁸⁵. Les longs calculs (*longis rationibus*) des écoliers romains donnent à penser qu'Horace avait peut-être en tête la division duodécimale de l'as jusqu'au *scripulum* (1/288 as) : *weiter hindert nichts anzunehmen, dasz der dichter an derselben stelle auch die weitere duodecimale teilung bis zum scripulum 1/288 im sinne gehabt habe*⁸⁶, ce qui expliquerait les exemples de la division duodécimale de l'as qu'il donne (*quincunce, uncia, triens, semis*, Ars 327-329).

Hultsch réfute l'interprétation suivant laquelle Horace désignerait par *centum* les nombreuses subdivisions de l'as : il y a treize⁸⁷ dénominations pour les subdivisions de l'as (*uncia, sextans, quadrans (teruncius), triens, quincunx, semis, septunx, bes, dodrans, dextans, deunx, sescuncia (1.½ uncia), semuncia (½ douzième)* auxquelles on peut ajouter *sicilicus, sextula, scripulum, binae sextulae, dimidia sextula et dimidium scripulum*, soit un total de 19 dénominations, dit Hultsch. Impossible, bien sûr, de qualifier ces 19 subdivisions de *centum partes* : *diese konnten aber doch unmöglich als centum partes bezeichnet werden*⁸⁸. On peut continuer de diviser autant que l'on veut, dit Volusius, mais au-delà du scriptule, on manque de noms⁸⁹. Et d'ajouter : *dimidium scriptulum*⁹⁰ *audio quosdam ratiocinatores simplium uocare : quod erit totius assis quingentesima septuagesima sexta ; quam et ipsam partem infinito separare possis*⁹¹.

Nous pourrions, poursuit Hultsch, même en l'absence de toute autre tradition sur l'existence d'une division centésimale chez les Romains, inférer du témoignage d'Horace, qui mentionne *centum partes* aussi bien que *semis, quincunx et triens*, qu'à l'époque du poète, les fractions duodécimales habituelles et la division par 100 étaient pratiquées dans

⁸⁵ Ibid., S. 336.

⁸⁶ Ibid.

⁸⁷ « dreizehn bezeichnungen für die zwölftel gibt es, weil zu der reihe deunx = 11/12, dextans = 10/12 ... uncia=1/12 noch die werte sescuncia = 1.1/2 zwölftel und semuncia = 1/2 zwölftel hinzukommen ». — Il y a treize désignations pour les douzièmes, parce que pour la série deunx = 11/12, dextans = 10/12 ... uncia = 1/12 les valeurs sescuncia = 1.1/2 douzième et semuncia = 1/2 douzième sont à ajouter. »

⁸⁸ Ibid. S. 336.

⁸⁹ Maecian., *Distrib.*, 39.

⁹⁰ 1/576 as.

⁹¹ Maecian., *Distrib.*, 39.

l'enseignement élémentaire de l'arithmétique : *Selbst wenn nun jede anderweitige überlieferung über das vorkommen einer centesimalteilung bei den Römern fehlte, würden wir aus dem zeugnisse des Hor., welcher sowohl die centum partes als semis, quincunx und triens erwähnt, entnehmen können, dasz zu des dichters zeiten beim elementaren rechenunterricht sowohl die altüblichen duodecimalbrüche als die teilung durch 100 eingeübt wurden⁹². Les garçons apprenaient également à diviser par cent un tout donné : die knaben lernten ein gegebenes ganze auch durch 100 teilen⁹³.*

Si les verbes, *dicere* chez Pétrone et *diducere* chez Horace, sont différents, il n'en reste pas moins que les deux écrivains veulent dire exactement la même chose : *es bleibt also meines erachtens nur noch übrig dieses dico in nächste beziehung zu setzen zu dem diducere des Horatius. die eine ausdrucksweise deckt sich nicht völlig mit der andern, aber beide schriftsteller meinen genau dasselbe⁹⁴.*

La comparaison du *centum partes dico* de Pétrone avec le passage analogue d'Horace montre un accord complet sur la division d'un tout en centièmes, et l'on peut conjecturer que Pétrone, comme Horace, avait à l'esprit le calcul de l'intérêt : *Indem wir das centum partes dico des Petronius mit der ähnlichen stelle des Horatius verglichen, fanden wir volle übereinstimmung betreffs der teilung eines ganzen in hundertstel, und es darf nun wohl auch die vermutung hinzugefügt werden, dasz Petronius ebenso wie Horatius hierbei an zinsenberechnung gedacht habe⁹⁵.* Diviser un capital par 300 revient à déterminer un intérêt mensuel de 4%. Le calcul était plus court et plus approprié : *kürzer und sachgemäß war es wohl, gleich mit einem male durch 300 zu dividieren⁹⁶.*

Hultsch tire de l'épitaphe d'Atticus premièrement, une confirmation supplémentaire que l'intérêt était habituellement calculé (et exigé) sur une base mensuelle, et deuxièmement, que le taux d'intérêt de 4 pour cent par an à l'époque où l'inscription a été écrite était si courant que *calculer 1/3*

⁹² Hultsch., S. 337.

⁹³ Ibid., S. 337.

⁹⁴ Ibid., S. 342.

⁹⁵ Ibid., S. 342.

⁹⁶ Ibid., S. 341.

pour cent (mensuellement) pouvait se dire à la place de *calculer l'intérêt* :
*... dasz die zinsen auf den monat berechnet, also auch eingefordert zu werden pflegten, und zweitens, dasz der zins fusz von 4 procent jährlich zu der zeit, wo die inschrift abgefaszt worden ist, dergestalt üblich war, dasz man statt 'zinsen berechnen' sagen konnte 1/3 procent (monatlich) berechnen*⁹⁷.

Pour résumer la *Deutung* de Hultsch : dès l'époque d'Horace, les écoliers romains apprenaient la division centésimale en même temps que la division duodécimale. Horace et Pétrone, dans les passages concernés (*Sat.*, 58. 7 et *Hor.*, AP), ont en vue le calcul de l'intérêt ; l'épitaphe d'Atticus, PARTES DIXIT CCC, signifie calculer un intérêt de 4% par mois. G. Billeter trouve correcte (*m. E. richtige*) l'interprétation de Hultsch : (Hultsch) *weist nach, dass "partes tot dicere" bedeutet: den so und sovielten Teil des Ganzen (ausrechnen und) ansagen* — « (Hultsch) prouve que *partes tot dicere* signifie (calculer et) annoncer telle ou telle partie du tout. » On notera que Billeter emploie deux verbes pour traduire *dicere (ausrechnen und) ansagen*⁹⁸. Billeter fait d'Atticus un secrétaire ayant à effectuer mentalement de nombreuses opérations de prêt dans lesquelles le taux d'intérêt de quatre pour cent prédominait : *er verstand (im Kopf natürlich wohl, bez. digitis) die Zinsen schnell zu berechnen, vielmehr : er verstand 4% zu berechnen*⁹⁹ — « Il savait calculer rapidement les intérêts (dans sa tête, sans les doigts bien sûr), ou plutôt il savait calculer 4%. » Bien que l'épitaphe d'Atticus ne soit pas datée, Billeter la situe sous Caracalla et Alexandre Sévère¹⁰⁰. Cela s'appelle *lire entre les lignes*.

F. Hultsch locutus, causa finita. Enfin, pas tout à fait.

En effet, les assertions de Hultsch (et de Billeter) sont contestables, l'expression *tot partes dicere* semblant avoir un sens différent de celui traditionnellement retenu. Il importe de garder à l'esprit que l'expression ne se trouve que dans la *Cena* et seulement dans la bouche des affranchis. Elle ne figure nulle part ailleurs dans la littérature latine. Peut-on vraiment

⁹⁷ Ibid., S. 343.

⁹⁸ G. Billeter, *Geschichte des Zinsfusses im griechisch-römischen Altertum bis auf Justinian*, Leipzig, 1898, s. 227. G. Billeter (1873-1929) fut à la fois jurisconsulte, historien et philologue.

⁹⁹ Ibid., S.228.

¹⁰⁰ Ibid.

affirmer que l'épitaphe de Plaisance a la même signification que les trois passages chez Pétrone ? En les plaçant sur un pied d'égalité, Friedländer a, d'une certaine manière, poussé Hultsch à la faute.

On peut certes rapprocher *partes centum dico ad aes, ad pondus, ad nummum* du vers d'Horace *in partis centum diducere* (*A P.*, 326), dans la mesure où *partes centum* figure dans les deux passages. Mais contrairement à ce que prétend Hultsch, *centum*, chez Horace, peut très bien signifier *un grand nombre* (OLD, s. v. b). Horace est un poète et pour un poète, il arrive qu'un flocon de neige soit le blizzard. Dès lors, on ne peut soutenir, à moins d'argumenter solidement, que l'expression *in partis centum diducere* renvoie obligatoirement à la division centésimale de l'as : les mots *quincunce, uncia, triens, semis* (*Ars*, 327-330) qui viennent à la suite de *centum* appartiennent à la division duodécimale de l'as et illustrent ce qu'Horace entend par *longis rationibus*.

La métrologie romaine était d'une grande complexité. Elle était duodécimale non seulement pour l'as et la *libra* mais aussi pour les mesures de longueur, de capacité, de superficie. Cf. Col., 5. 1. La même division duodécimale valait en matière d'héritage (ex. : *heres ex deunce*), de temps, et pour le calcul des intérêts. La métrologie rebutait à ce point Marc-Aurèle que le juriste L. Volusius Maecianus, rédigea à son intention un petit traité : *Saepenumero, Caesar, animadverti aegre ferentem te, quod assis distributionem et in heredum institutione et in aliis multis necessariam ignotam haberes.* (Maecian., *Distrib.*, pr.) — « J'ai souvent remarqué, César, que tu es contrarié parce que tu considères que tu ne connais pas la subdivision de l'as, qui est nécessaire pour les héritages et pour beaucoup d'autres choses. »

Aux 19 subdivisions de l'as (cf. supra), on peut ajouter les subdivisions du sesterce : ces dernières étaient décimales et avaient leurs propres dénominations : *libella* (1/10 S), *sembella/singula* (1/20 S) et *ter(r)uncius* (1/40 S), *sestertii duae libellae singula* (1as), *quinque libellae* (2 as), *septem libellae singula* (3 as), *libella teruncius* (1/2 as). Aussi quand Herméros affirme : *partes centum dico ad aes, ad pondus, ad nummum*, il peut vouloir dire qu'il est capable de réciter (*dicere*) les nombreuses subdivisions (*partes centum*) de l'as, de la livre et du sesterce. Il peut débiter une kyrielle de mots. Cela ne signifie pas pour autant qu'il sache diviser, les litanies ne faisant appel qu'à la mémoire. C'est le cas de ces jeunes enfants à qui des parents impatients apprennent à compter jusqu'à 10, mais qui seraient

incapables de dire combien font 2+3 ou 3-1. La science d'Herméros serait celle du perroquet. Cette interprétation cadre davantage avec l'esprit de Pétrone, peu enclin à trouver des qualités aux affranchis.

Dicere ne signifie ni *dividere* ni *computare*. Le Thesaurus Linguae Latinae (Th. L. L.) en donne la définition suivante : *verbis aliquid exprimere, pronuntiare, declarare* (Th. L. L. 973, 60-61) et cite les trois occurrences pétroniennes 46, 58, 75 (*nota in computando*, Th. L. L. 974, 35-37). Dès lors que la traduction de *tot partes dicere* n'est pas univoque, affirmer, sans argumenter, que *tot partes dicere* signifie la même chose que *in tot partes diducere* n'est plus soutenable. Rien ne vient prouver qu'Horace ou l'épitaphe d'Atticus fassent mention d'un quelconque calcul d'intérêt. Le vocabulaire de l'*usura* était très particulier. Si l'intérêt était inférieur à 1% mensuel, on parlait de *semunciarium fenus*, *usurae unciariae*, *quadrantes usurae*, *trientes usurae*, *quincunces usurae*, *semisses usurae*, *besses centesimae*, *centesimae*, ce qui représentait un intérêt mensuel respectif de 1/24 %, 1/12 %, 1/4 %, 1/3 %, 5/12 %, 1/2 %, 2/3 %, 1 %. Si l'intérêt fixé était supérieur aux *centesimae* (1% / mois), on appliquait un adjectif distributif (*binae*, *quaternae*) à *centesimae* qui désignait un intérêt mensuel de 2 et 4%.

On peut penser que les expressions *quattuor/decem partes dicere* font l'économie du mot *assis*. Les Latins apprenaient probablement à compter en divisant l'*as* en deux, puis en trois, en quatre... C'est du moins ainsi que commence L. Volusius Maecianus dans le petit traité de métrologie¹⁰¹ qu'il rédige à l'attention de Marc Aurèle : 1. *Prima diuisio solidi... quod as uocatur, in duas partes dimidias diducitur ; pars dimidia semis uocatur* 2. *Sequens diuisio fit in tres tertias partes ; pars tertia triens uocatur...* 3. *Sequitur diuisio in quattuor quartas partes ; pars quarta quadrans uocatur*¹⁰²... *partes dicere* devait consister à annoncer les subdivisions de l'*as* (*sextans*, *quadrans [teruncius]*, *triens*...). C'était en quelque sorte la partie ramagée de l'apprentissage de l'arithmétique.

Mais la division (l'opération arithmétique) de l'*as* était une autre paire de manches. Suivons Volusius : *In semisse sunt unciae sex, sextantes tres, quadrantes duo, triens et sextans, quincunx et uncia ; deest assi alter semis* ;

¹⁰¹ *De assis distributione*.

¹⁰² Maecian., *Distrib.*, 1-3.

... 24. *In triente sunt unciae quattuor, sextantes duo, quadrans et uncia ; deest assi bes ; 25. In quadrante sunt unciae tres, sextans et uncia ; deest assi dodrans*¹⁰³...

as	semis	triens	quadrans
12 unciae	6 unciae	4 unciae	3 unciae
	3 sextantes	2 sextantes	sextans + uncia
	2 quadrantes	quadrans + uncia	1 as - dodrans
	1triens 1sextans	1 as - bes	
	quincunx + uncia		
	1as – 1 semis		

Examinons à présent l'épitaphe du jeune Atticus : ATTICO SER | QVI . VIXIT. ANN | XX LITTERATVS | GRAECIS ET LATINIS | LIBRARIVS | PARTES . DIXIT CCC. Contrairement à ce que prétend Hultsch, PARTES DIXIT CCC ne s'inscrit dans aucun contexte. Il n'y a pas ici de *nächststehenden gedanken*. Cf. supra, réf. 21. Par ailleurs, on relèvera que les trois mots de l'épitaphe PARTES DIXIT CCC ne sont pas dans l'ordre attendu : CCC PARTES DIXIT. On objectera (à tort, dans ce cas) que la disposition des mots est plus souple en latin. Ces trois mots, tenant sur la même ligne, le lapicide avait, en théorie du moins, toute latitude de graver CCC PARTES DIXIT, mais avait-il vraiment le choix ?

- Le Latin qui s'arrêtait devant l'épitaphe d'Atticus lisait en premier lieu PARTES. *Pars* au pluriel signifie la faction politique ou le rôle d'un acteur (OLD s. v. *pars*, 9).
- DIXIT venant aussitôt après PARTES, le sens de « rôle » s'imposait obligatoirement au lecteur.
- restait CCC.

¹⁰³ Ibid., 21-24.

Atticus étant un *litteratus Graecis et Latinis librarius*, le lecteur comprenait aussitôt, et sans ambiguïté possible, qu'Atticus avait interprété 300 rôles dans sa courte vie. L'expression *partes dicere*, interpréter un rôle, se trouve chez Térence : *quam ob rem has partis didicerim* (*Heaut.*, v. 10). L'épitaphe ne mentionne donc aucun calcul d'intérêts.

L'affirmation de Hultsch suivant laquelle l'épitaphe d'Atticus témoigne que « le taux d'intérêt de 4 pour cent par an à l'époque où l'inscription a été écrite¹⁰⁴ était si courant qu'au lieu de “calculer l'intérêt” on pouvait dire “calculer 1/3 pour cent (mensuellement)” est sans fondement. Les prêteurs romains n'étaient pas des philanthropes. On pourrait citer trois exemples célèbres : le vertueux Brutus, l'assassin de J. César, prêta illégalement aux Salaminiens de Chypre de l'argent à un taux de 48%¹⁰⁵, le Fufidius d'Horace prêtait à un intérêt annuel de 60 % (*HOR.*, *S.*, 1. 2. 15) et Sénèque prêta dix millions de drachmes aux Bretons avant de les réclamer aussitôt et par la force (*Tac.*, *Ann.*, XIII, 42 ; *DC*, 62. 2). Deux autres exemples démontrent à suffisance que le prêt à 4% était un taux tout à fait minime et inhabituel : il s'agit d'Antonin le Pieux (86-161)¹⁰⁶ et d'Alexandre Sévère (208-235)¹⁰⁷. Dans ces deux occurrences, l'expression latine est *fenus trientarium exercere*.

Mais si malgré tout, Hulsch avait raison et si PARTES DICERE CCC signifiait calculer les intérêts de 4%, il faudrait alors résoudre une autre question : en quoi était-il si remarquable de calculer un intérêt de 4% ? Les Romains disposaient d'abaques, qui leur permettaient d'effectuer directement toutes les opérations arithmétiques simples sur des nombres entiers : l'addition, la soustraction, la multiplication (considérée comme une sommation répétée) et probablement la division (considérée comme

¹⁰⁴ L'épitaphe d'Atticus n'est pas datée.

¹⁰⁵ Deux hommes de paille de Brutus pressèrent Cicéron¹⁰⁵, alors gouverneur de la Cilicie, de forcer les Salaminiens à rembourser leur prêt (*Cic.*, *Att.*, 5. 21 ; *Cic.*, *Att.*, 6. 1 ; *Cic.*, *Att.*, 6. 2 ; *Cic.*, *Att.*, 6. 3). L'attitude chèvre-choutiste de Cicéron en la circonstance lui valut ce jugement de Th. Mommsen : « Cicero gehört zu den Halbnaturen, die nicht vor dem Unrecht, aber vor dessen Nacktheit zurückschrecken und denen nicht die Rechtschaffenheit, aber die Reputation der Rechtschaffenheit am Herzen liegt. »

¹⁰⁶ HA, *Anton.*, 2. 8.

¹⁰⁷ HA, *Alex.*, 21. 2.

une soustraction répétée)¹⁰⁸. Calculer un intérêt de 4% n'avait rien d'un exploit qui méritât de figurer sur une épitaphe.

Ajoutons que Hultsch et Billeter éludent une difficulté majeure : ils ne tiennent aucun compte du parfait DIXIT. Or le parfait latin n'est pas précisément un temps marquant la répétition. Atticus n'aurait-il calculé l'intérêt de 4 % qu'une seule fois ? Était-ce là une prouesse mémorable ? Cela n'est pas crédible.

Concluons :

Sollicité de donner son avis sur le sens de l'expression *tot partes dicere*, abîmé dans les arcanes de la métrologie, Hultsch a interprété les textes de façon rigide, sans beaucoup de nuance. Son autorité interdisait toute contestation et sa *Deutung* s'est tout naturellement imposée. Mais qui peut croire que calculer un intérêt de 4% suffise à assurer la gloire posthume d'un esclave ? Forcer le sens d'une expression latine que l'on ne comprend pas conduit souvent à encombrer le corpus des exégèses inutiles. Une phrase isolée de son contexte original peut perdre sa pertinence et citer Pétrone ne conforte pas nécessairement une conjecture.

47. 11. tres albi sues in triclinium adducti sunt.

Trimalchion fait présenter à ses invités trois cochons et fait cuisiner le plus âgé, un verrat de six ans : *maximum natu iussit occidi*. Ce choix étonne. En effet, un verrat de six ans est très vieux et sans doute assez coriace. Les animaux âgés fournissent une mauvaise nourriture, dit Oribase (Orib., *Med.*, 2. 68. 9). Cela n'empêche pas Eumée de manger avec Ulysse un verrat de cinq ans, mais il est bien connu que les héros épiques étaient dotés de meilleures mâchoires que les nôtres (Hom., *Od.*, 14. 419). En tout cas, Apicius ne cuisine pas le verrat, seulement le *porcellus* (cf. 40. 4). Les verrats n'engendrent pas au-delà de trois ans (Plin., *Nat.*, 8. 72), jusqu'à quatre ans selon Palladius (3. 26). On les châtre à trois ou quatre ans afin de les engrasper (Col., 7. 4), mais Columelle ne voit aucun intérêt à l'intervention (Col., 7. 12). En effet, la castration n'a qu'un effet très limité sur l'engrassement en raison du stress occasionné dont le porc doit d'abord se remettre avant de profiter. Quand le verrat n'est plus apte à la reproduction, il est abattu et sa viande est donnée au peuple (Varr., *R.*, 2.

¹⁰⁸ Flip De Bree, AES EXCURRENS AND THE ABACUS, [Ancient Society Vol. 48, 2018](#), p.120.

4. 8). Chez nous, le verrat ne se mange généralement pas en raison de l'accumulation de substances malodorantes (androstérone, scatol) dans ses graisses et ses muscles. L'androstérone étant produite par le testicule, la castration assure la sapidité de la viande. Le mauvais goût que peut avoir la viande du verrat non châtré n'est cependant pas perçu identiquement par les consommateurs. Apicius ne donne de recettes que pour le porcelet. Le choix de Trimalchion ne cadre pas avec les habitudes culinaires romaines aristocratiques. Un chapitre de Philippe Columeau particulièrement documenté dans son livre sur la consommation de viande en Gaule du sud¹⁰⁹ nous apprend que les porcs adultes représentaient environ 50% de l'abattage porcin dans certaines régions comme Orange par exemple.

48. 4. Trimalchion se vante de posséder trois bibliothèques : *tres bybliothecas habeo, unam Graecam, alteram Latinam.*

Rat, Heseltine, Walsh, Smith, Miralles Maldonado corrigent *tres* en *duas*. Ernout, Aragosti, Schmeling et Holzberg gardent *tres*. P. Vidal-Naquet écrit : « La troisième bibliothèque reste innommée parce que la culture sémitique – il ne peut guère s'agir que d'elle – ne saurait être nommée¹¹⁰. » On se demande vainement pourquoi elle *ne saurait être nommée*. M. Dubuisson pense également que cette troisième bibliothèque est sémitique¹¹¹. Bibliothèque sémitique, soit. Manque cependant l'essentiel : l'argumentation. Holzberg pense davantage à une bibliothèque osque : *Denn er könnte entweder einfach behaupten, er besitze eine mehr, als Reiche normalerweise haben, oder eine weitere mit Literatur in oskischer Sprache meinen – sie wurde in der Gegend gesprochen, in der das Gastmahl spielt – und dann dürfte, dass er sie nicht nennt, einen Komplex verraten : zu seiner Zeit hatte neben Griechisch und Latein keine weitere Sprache eine Existenzberechtigung. Es könnte aber auch tertiam Oscam im Text ausgefallen sein* — « Car il (Trimalchion) pourrait soit simplement prétendre qu'il en possède une de plus que les riches n'en ont

¹⁰⁹ Ph. Columeau, « Antiquité romaine », dans *Alimentation carnée en Gaule du sud*, Presses universitaires de Provence, 2002, p. 95-176 (<https://doi.org/10.4000/books.pup.619>).

¹¹⁰ P. Vidal-Naquet, « Du bon usage de la trahison », in FLAVIUS JOSÈPHE, *La guerre des Juifs*, tr. par P. Savinel, Paris, 1977, pp. 17–18.

¹¹¹ M. Dubuisson, « Aventures et aventuriers dans le Satyricon de Pétrone », *Les Cahiers des Paralittératures*, 5, Éd. du Céfal, Liège, 2002, p. 21.

habituellement, soit en désigner une autre de littérature en langue osque – elle était parlée dans la région où se déroule le banquet – et alors le fait qu'il ne la nomme pas pourrait trahir un complexe : à son époque, aucune autre langue que le grec et le latin n'avait le droit d'exister. Mais il se pourrait aussi que *tertiam Oscam* manque dans le texte. » Que sait-on de la région où se déroule la *Cena* pour affirmer que l'on y parlait osque ? Et que peut-on dire de la littérature osque dont on n'a conservé aucun témoignage écrit ? Aragosti et Schmeling maintiennent *tres* : Trimalchion éprouve le besoin d'avoir une bibliothèque de plus que l'élite cultivée.

Le *Satiricon* n'est pas un livre d'arithmétique. Et c'est une erreur de prendre au pied de la lettre ce que dit Trimalchion. Deux bibliothèques, c'est peu pour Trimalchion, trois c'est mieux. Trimalchion et ses *tres bybliothecae*, c'est le César de Pagnol préparant le picon-citron-curaçao : « Tu mets d'abord un tiers de curaçao... un tiers de citron... un BON tiers de Picon... Et à la fin un GRAND tiers d'eau. » Acte I, sc. 2¹¹². C'est la même arithmétique qui prévaut dans le *Miles gloriosus* (v. 42-47). Comme beaucoup, Trimalchion doit avoir quantité de livres qu'il n'a jamais lus, pour faire érudit tout simplement. *Quo innumerabiles libros et bibliothebas, quarum dominus uix tota uita indices perlegit ?* (Sen., *Tranq.*, 9. 4). *Libri non studiorum instrumenta, sed cenationum ornamenta sunt* (Sen., *Tranq.*, 9. 5). Cf. Aus., *Epigr.*, 44. Selon la *Souda*, Tyrannion d'Amisos possérait trente mille livres (*Souda*, s. v. Τυραννίων). L'*Histoire Auguste* prétend que Serenus Sammonicus en avait soixante-deux mille (HA, *Gord.*, 18. 2). Lucien tire à boulets rouges sur un bibliomane ignorant : ἀλλὰ μὴ ἐπίδειξιν πλούτου σοι τὸ πρᾶγμα ἔχει καὶ βούλει τοῦτο ἐμφῆναι ἅπασιν, ὅτι καὶ εἰς τὰ μηδέν σοι χρήσιμα ὅμως ἐκ πολλῆς τῆς περιουσίας ἀναλίσκεις — « Mais peut-être ta grande affaire est-elle de faire étalage de tes richesses, et de montrer à tout le monde que tes immenses dépenses s'étendent même à l'achat d'objets parfaitement inutiles ? » *Ind.*, 19. La Bruyère appelle *tannerie* la bibliothèque d'un collectionneur qui ne lit jamais, mais dont les livres luxueux sont couverts de *maroquin noir*, certains étant peints de manière qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe (*Caractères*, *De la mode*, II. 6). Selon Gide,

¹¹² Plus inquiétant chez Proust : « ... moitié tristesse réelle, moitié énervement de cette vie, moitié simulation chaque jour plus audacieuse... » M. Proust, *Le Temps retrouvé*, t. 4, Bibliothèque de la Pléiade, nrf, 1987, p. 278.

M. Barrès dissimulait derrière de faux volumes des brosses, des peignes¹¹³...
On peut acheter des livres au mètre linéaire.

Le grec écrivait aussi bien βίβλος que βύβλος, βύβλος devenant dominant à partir du 1^{er} siècle av. J.-C. La graphie *bybliotheقا* est moins fréquente que *bibliotheca*. Cicéron, les Pline, Quintilien, Aulu-Gelle, Suétone, Tacite... ne connaissent que *bibliotheca*, mais Sénèque et Vitruve écrivent exclusivement *bybliotheقا*. Les deux graphies coexistent chez Apulée, Martial et dans l'*Histoire Auguste*.

53. 5. Un secrétaire annonce à Trimalchion qu'un incendie s'est déclaré le 26 juillet dans les *hortis Pompeianis* : *Incendium factum est in hortis Pompeianis*. De quels jardins s'agit-il ?

Pour P. Perrochat, l'expression *horti Pompeiani* peut s'entendre de deux façons : « du nom de l'ancien patron de Trimalcion, C. Pompeius, ou de Pompéi. » M. Smith propose également ces deux explications : *These words... appear to refer to an estate or villa at Pompeii ... The view that Pompeianis refers to some person, Trimalchio's patron perhaps, is much less likely, although it is not rendered impossible merely by Trimalchio's affected ignorance of the horti and his assertion at 76. 8 « statim redemi fundos omnes qui patroni mei fuerunt — « Ces mots... semblent faire référence à un domaine ou à une villa à Pompéi ... L'opinion selon laquelle Pompeianis se réfère à une personne, peut-être le patron de Trimalchio, est beaucoup moins probable, bien qu'elle ne soit pas rendue impossible simplement par l'ignorance feinte de Trimalchion des *horti* et son affirmation en 76. 8 « statim redemi fundos omnes qui patroni mei fuerunt". »*

G. Schmeling s'égare : *In hortis Pompeianis. Another clue together with Cumano that the Cena is located in the greater Naples area, « In hortis Pompeianis*. Un autre indice, avec Cumano, que la Cena est située dans la grande région de Naples¹¹⁴. »

Voyons à présent comment sont traduits ces trois mots latins :

¹¹³ A. Gide, *Journal*, t. 2, Bibliothèque de la Pléiade, nrf, 1997, p. 290.

¹¹⁴ Cf. J. Acolty, « Un autre regard sur la Cena Trimalchionis » [[FEC 49-2025](#)]

- dans les jardins pompéiens (Rat¹¹⁵, Ernout, Grimal¹¹⁶) ;
- *in our gardens at Pompeii* (Heseltine, Walsh) ;
- *nei giardini pompeiani* (Aragosti) ;
- *in den Pompeianischen Gärten* (Holzberg) ;
- *en nuestros jardines de Pompeya* (Miralles Maldonado).

Heseltine, Walsh, Miralles Maldonado, Schmeling localisent les jardins à Pompéi. Traduire *Pompeianus* par pompéien est une pirouette qui permet d'éviter la difficulté, savoir : sont-ce les jardins de Pompéi ou les jardins de Pompée, et dans ce cas, de quel Pompée s'agit-il : Pompeius Magnus ou G. Pompeius, l'ancien maître de Trimalchion ? Pour confortable qu'il soit, le consensus n'est jamais gage de vérité. Accolé à *horti*, *Pompeiani* a une seule signification : les *horti Pompeiani* sont les jardins de Pompeius Magnus.

Que dit la grammaire ? Les *horti* portent le nom de leur propriétaire du vivant de celui-ci : *Scipionis horti*, *Caesaris horti*, *Maecenatis horti*, *Crassipedis horti*... Le propriétaire étant décédé, les *horti* passent à un autre propriétaire et sont alors désignés par un adjectif rappelant le nom du premier propriétaire : *Luculliani horti*, *Sallustiani horti*, *Pompeiani horti*¹¹⁷... Comment comprendre autrement ce que dit Charisius : *Pompei porticus et Pompeia et Pompeiana. Pompei, si possidet; Pompeia, si publicauit; Pompeiana, si in alterius dominationem uenit* (Char., Ars, Liber quintus, *de differentiis*). Pour un lecteur romain, les *horti Pompeiani*¹¹⁸ ne pouvaient être que ceux de Pompeius Magnus.

56. 8. *offla collaris*

¹¹⁵ M. Rat écrit en note : « Deux sens possibles : 1° les jardins de Pompée c.-à-d. les jardins achetés à son ancien patron Pompée par Trimalcion ; 2° les jardins situés à Pompéies. »

¹¹⁶ P. Grimal écrit en note : « soit jardins de Pompéi, soit jardins ayant appartenu à Pompée (Pompée était le nom du maître de Trimalchion, et, par conséquent, celui de l'affranchi) – peut-être est-ce simplement le nom officiel des jardins qui viennent d'être achetés pour Trimalchion. »

¹¹⁷ Curieusement, L. Homo ne mentionne pas les *Pompeiani horti* dans l'énumération qu'il fait des parcs et jardins qui entourent Rome : L. Homo, *La Rome impériale et l'urbanisme dans l'Antiquité*, Paris, 1971, pp.399-400.

¹¹⁸ Les jardins de Pompée étaient au Champ de Mars, semble-t-il. Cf. V. Jolivet, « Les jardins de Pompée : nouvelles hypothèses », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, tome 95, n°1. 1983. pp. 115-138. Cf. note de bas de page 310.

Des *apophoreta* sont distribués au cours de la *Cena*. Il s'agit pour les convives d'établir la relation entre les indices lus par un *puer* et les cadeaux présentés, le rapport entre l'énoncé et les objets étant parfois alambiqué.

- *offla, ae, f.* : les voyelles brèves (i, ü) en syllabes intérieures ouvertes, peu perceptibles, se sont amuïes, d'où la forme syncopée *offla* d'*offula*. La forme *offla* ne se trouve que chez Pétrone (56. 8 ; 56. 9 ; 58. 2). *Offula*, diminutif d'*offa*, se rencontre surtout chez Apulée. Apicius écrit toujours *ofella* : *offam hinc est diminutio 'ofella'; sed 'f' non geminat : in diminutione enim plerumque multa mutantur* (Serv., *En.*, 6. 420). *Penitam offam Naevius appellat absegmen carnis cum coda : antiqui autem offam vocabant abscisum globi forma, ut manu glomeratam pultem* (Fest., 242M). Même si le sens est imprécis, *offa* désigne toujours de la nourriture : un petit morceau de viande, de pain, de pâte... boulette. Cf. l'adage *Inter os et offam* (Erasm., *Prov.*, 401).

- *collaris* : « comme adjectif n'apparaît qu'ici et C. *GL. L.*, III, 287, 52 ; cf. *Th. L. L.* » Perrochat, p. 92.

Les traducteurs sont partagés : petite boule pour mettre au cou (Rat, Ernout) ; médaillon pour mettre au cou (Grimal) ; boule de collier (Sers) ; morceau de viande (Walsh, Heseltine, Aragosti, Holzberg, Miralles Maldonado). Il faut privilégier la traduction par *collet*, le collet étant la pièce de viande comprise entre la tête et les épaules.

61. 6. *in vico angusto*

Le nom des rues (*vici*) de Rome est précisé dans la grande majorité des cas par un nom propre au génitif (*Vicus Camenarum*) ou par un adjectif dérivé d'un nom propre (*Aemilianus*). Plus rarement, *vicus* est déterminé par une épithète banale (*Vicus Longus*, *V. Curvus*, *V. Patricius*). C'est le cas ici. Les rues étaient étroites : « ... à Rome les plus grandes rues mesuraient 6 à 7 mètres — exceptionnellement 8 mètres ; un grand nombre ne dépassaient pas 4.50 à 5 mètres ; la Loi des Douze Tables avait jadis établi un minimum de 16 pieds (4m75) — et encore cette largeur était-elle plus ou moins diminuée par la présence de constructions en saillie sur les

façades¹¹⁹. » À Pompéi, la plupart des rues avaient moins de trois mètres de large¹²⁰.

Trad.

- Nous habitions dans une rue étroite (Rat) ;
- Nous habitions dans le *Vicus Angustus* (Ernout) ;
- Nous habitions dans la Rue-Étroite (Grimal) ;
- Nous habitions dans la rue du Petit-Passage (Sers) ;
- *we were living in a narrow street* (Heseltine) ;
- *We lived in an alley-way* (Walsh) ;
- ..., *wohnten wir in der Engen Gasse* (Holzberg);
- *Stavamo di casa al Vicolo Stretto* (Aragosti) ;
- *Vivíamos en una calle estrecha* (Miralles Maldonado).

Il faut garder le nom latin de la rue (*Vicus Angustus*) comme on le fait quand on écrit à l'étranger.

66. 7. *catillum concacatum*

Habinnas mentionne parmi les plats qui furent servis lors d'un banquet funèbre un *catillum concacatum*. Juste Lipse hésitait entre *catillum congagatum*, *catillum conchularum*, (Lipsius, Justus, *Sylloge epistolarum a viris illustribus scriptarum* (1606) : [t. 5], Johannis Schefferi et Nicolai Heinsii *Epistolae. mutuae, CCCXVIII*) avant de s'arrêter à *catillum conchiclae* : *Deinde lege, et catillum conchiclae, tum (pax) pelamides. Conchis seu conchicla cibus vilissimus, e fabis concinnatus*, (*ibid. Epist. CCCXIX*).

Les dictionnaires définissent le *catillum concacatum* de la façon suivante :

- *concacatus catillus, h. e. dape colorata, quasi stercore, illitus* (Forcellini) ;
- *catillum concacatum* : (colloq., app.) A dish of mince, hash, or the like¹²¹ (OLD) ;

¹¹⁹ L. Homo, *Rome impériale et l'urbanisme dans l'antiquité*, Paris, 1971, p. 372.

¹²⁰ M. Beard, *Pompéi, La vie d'une cité romaine*, Éd. du Seuil, 2012, p. 83. — R. Étienne donne des valeurs un peu plus grandes, « entre 3 et 5 mètres » dans *La vie quotidienne à Pompéi*, Hachette, 1998, p. 313.

¹²¹ Un plat de viande hachée, de hachis ou similaire.

- Gaffiot ne mentionne pas le *catillum concacatum*.

Selon Perrochat, *catillum concacatum* est une expression vulgaire pour désigner une sorte de ragoût. M. Smith pense qu'une lecture possible serait le *catillum ornatum*¹²² que mentionne Athénée (XIV. 647 c) : κάτιλλος δὲ ὄρνατος ὡς λεγόμενος παρὰ Πωμαίοις ... Les traductions d'Ernout, Grimal, Holzberg et Aragosti sont littérales : une assiette tout embrenée (Ernout) ; un plat tout breneux (Grimal) ; *un plato cacarelloso* (Aragosti). Les autres traductions penchent pour un aliment : une assiettée de coquillages (Rat) ; une chiée de ragoût (Sers) ; *plates of ragout* (Walsh) ; *a dish of forcemeat*¹²³ (Heseltine) ; *eine zusammengeschissene Ragoutschüssel*¹²⁴ (Holzberg) ; *un plato lleno de carne picada*¹²⁵ (Miralles Maldonado).

La *concha* est « une préparation culinaire qui doit être une purée de fèves sèches écrasées, et l'on voit par Apicius, 5. 4. 1-6, qu'on faisait aussi bien et plus souvent des *conciclae* de pois que de fèves¹²⁶... » C'est une nourriture de pauvre que J. Lipse qualifie de *cibus vilissimus* (*cf. supra*) ; Juv., 3. 293 et 14. 131. Or le repas auquel Habinnas a participé fut excellent, recherché (*lautum novendiale*, 65. 10). Il est donc préférable de donner à *conc(h)a* un autre sens que celui de purée de fèves ou de pois.

La *conc(h)a* est aussi le coquillage. On peut proposer l'explication suivante : Habinnas veut d'abord dire *catillum conc(h)arum* (une assiettée de coquillages), mais l'allitération *cat...conc(h)a...* lui inspire soudainement un jeu de mot scatalogique : *catillum conca... catum*. On peut imaginer une courte pause entre *catillum conca...* et *atum*, le temps de la réflexion. Cette espèce de bégaiement, c'est un peu comme si l'on disait : du ca... caviar.

66. 7. Pax Palamedes !

¹²² Pâte étirée, découpée en petits morceaux jetés dans l'huile bouillante. Cf. J. André, *L'alimentation et la cuisine à Rome*, Les Belles lettres, Paris, 2009. p. 211.

¹²³ Farce.

¹²⁴ Un plat embrené de ragoût.

¹²⁵ Un plat plein de viande hachée.

¹²⁶ J. André, *L'alimentation et la cuisine à Rome*, Les Belles lettres, Paris, 2009, p. 36, note 285.

Habinnas qui sort d'un repas de funérailles en détaille le menu à la demande de Trimalchion. Il en vient à nommer un *catillum concacatum* qu'il fait suivre aussitôt d'un *Pax Palamedes !* L'expression fait problème. Ce n'est pas que l'on manque d'explications. Il y en aurait plutôt trop.

En première lecture, on peut analyser PAX PALAMEDES de la façon suivante : *Pax* est une interjection calquée sur le grec πάξ, à moins que ce ne soit tout simplement le substantif latin *pax, pacis*. Elle impose le silence ou permet de passer à un autre sujet. Elle signifierait qu'Habinnas n'a pas l'intention de s'étendre sur le *catillum concacatum*. On pourrait aussi penser qu'il s'autocensure après avoir dit une grossièreté.

Comment l'expression fut-elle comprise ?

- P. Perrochat reprend les explications de P. Thomas : « Habinnas semble s'applaudir lui-même d'avoir trouvé la jolie expression *catillum concacatum*. » Jolie ?
- M. Smith admet que la phrase demeure obscure. Il considère comme plausible l'explication de G. Bendz : *Pax Palamedes may be an alternative catch-phrase from some comedy dealing with the misfortune of Palamedes, a Greek warrior falsely accused of treachery during the Trojas expedition and hence a likely character to indulge to interminable complaints* — « Pax Palamède serait peut-être une réplique d'une comédie traitant du malheur de Palamède, un guerrier grec faussement accusé de trahison lors de l'expédition de Troie et donc un personnage susceptible de se livrer à d'interminables plaintes. »
- G. Schmeling rapporte l'explication de B. Baldwin (1974) qui interprète l'expression en référence aux *Grenouilles* d'Aristophane (v. 1451) : Palamède serait ici l'inventeur d'aliments merveilleux. G. Schmeling formule d'autres hypothèses : si un Palamède¹²⁷ est dans la suite d'Habinnas et qu'il l'interrompt, Habinnas pourrait répondre : « assez (πάξ), Palamède ! ». Toutefois, après *catillum concacatum*, Habinnas pourrait avoir dit « *pax! palam edes*, tu le mangeras malgré son apparence. » Le plus vraisemblable pour G. Schmeling est qu'il s'agit d'une simple interjection dans laquelle Palamède est choisi en raison de son allitération. Et de renvoyer à Plaute (*Trin.*, 889).

¹²⁷ Rien ne vient à l'appui de cette hypothèse.

- Aldo Setaioli a écrit un article très détaillé sur le sujet¹²⁸ reprenant toutes les explications avancées à ce jour, y compris la plus farfelue d'entre elles qui relie le mythe de Palamède (son meurtre lors de la recherche d'un trésor inexistant, raconté par Dictys de Crète¹²⁹) à l'actualité contemporaine de Pétrone¹³⁰ : la fausse nouvelle, crue par Néron, de la découverte en Afrique du trésor de Didon¹³¹ (*Tac., Ann.*, 16. 1). A. Setaioli rejette l'idée que *catillum concacatum* puisse être une préparation culinaire : *Inaccettabile sembra la posizione di coloro che considerano catillum concacatum un'espressione culinaria designante uno specifico piatto e priva di qualsiasi riferimento scatologico, L'idea fu suggerita per la prima volta da Baldwin ed è stata accolta, senza argomenti linguistici a sostegno, dall'Oxford Latin Dictionary. Da ultimo è stata ripresa, come sicura, nel commento petroniano di Schmeling. Basta però analizzare le scarse attestazioni del verbo concaco, due delle quali vicine a Petronio, per rendersi conto che si tratta di un ingiustificato autoschediasma e che la valenza scatologica non era assolutamente venuta meno : siamo in presenza di una volgarità tipica di Habinnas, alla quale egli cerca goffamente di porre rimedio.* — « La position de ceux qui considèrent le *catillum concacatum* comme une expression culinaire désignant un plat spécifique et dépourvu de toute référence scatologique semble inacceptable. L'idée a été suggérée pour la première fois par Baldwin et a été acceptée, sans arguments linguistiques à l'appui, par l'*Oxford Latin Dictionary*. Finalement, elle a été reprise, comme une certitude, dans le Commentaire pétronien de Schmeling¹³². Il suffit cependant d'analyser les rares attestations du verbe *concaco*, dont deux sont proches de Pétrone, pour se rendre compte qu'il s'agit d'un autoschédisme¹³³ injustifié et que la valeur scatologique n'avait

¹²⁸ Aldo Setaioli, « [Pax, Palamedes \(Petr. 66.7\)](#) », Prometheus, Rivista di studi classici, XLI – 2015, p. 221-228.

¹²⁹ Ephemeris belli Troiani, 2. 15.

¹³⁰ L'actualité de Pétrone si l'on fait de Pétrone le consul de Néron.

¹³¹ Richard H. Crum, Petronius and the Emperors, II: Pax Palamedes!, [The Classical Weekly](#), Vol. 45, No. 13 (Mar. 10, 1952), pp. 197-201.

¹³² « The verb has clearly lost its scatological connection » (Schmeling 2011, p. 276).

¹³³ Improvisation extemporanée.

absolument pas faibli : nous sommes en présence d'une vulgarité typique d'Habinnas, à laquelle il essaie maladroitement de porter remède. »

Le problème le plus épineux serait le nom même de Palamède. Plusieurs érudits ont suggéré d'autres leçons. Heinsius¹³⁴ a proposé *pelamides* (une espèce de thon), Öberg a voulu remplacer *Pax Palamedes* par un inacceptable (*inaccettabile*) *Pax Pam Aedes*. Pour Stowasser, Palamedes désignerait quelqu'un qui appelle les choses par leur nom, un *Parlachiaro*. D'autres encore ont voulu voir en Palamedes un personnage de la *Cena* à qui Habinnas intimerait l'ordre de se taire.

Qui était Palamède¹³⁵ ? Palamède était tenu pour un grand orateur, au même titre que Nestor et Ulysse (Plat., *Phaedr.*, 261b). Socrate appelle Zénon d'Élée *le Palamède d'Élée* parce qu'il « parlait avec tant d'art qu'il faisait paraître à ses auditeurs les mêmes choses semblables ou dissemblables, unes ou multiples, en repos ou en mouvement » Plat., *Phaedr.*, 261d¹³⁶. On attribue à Palamède l'invention de plusieurs lettres de l'alphabet, du jeu de dés, des signaux¹³⁷ de feu servant à transmettre un message (cf. Eschl., *Ag.*, 8-10) ... Il devina la ruse d'Ulysse qui feignait la folie pour éviter de suivre les Achéens à Troie (Hyg., *Fab.*, 95). Selon Pausanias, qui rapporte ce qu'il a lu dans les *Chants cypriens*, Ulysse et Diomède le noyèrent¹³⁸ (Paus., 10. 31. 2). Eschyle, Sophocle et Euripide composèrent chacun un *Palamède*. Παλαμήδης se disait de tout homme inventif.

Habinnas se comparerait-il à Palamedes ? Selon A. Setaioli, la bonne façon de traiter le problème est indiquée *con la consueta lucidità da Alfonso Traina*. Pour Traina, l'allitération et l'assonance jouent un rôle décisif surtout dans le langage courant, ce qui est le cas de la *Cena*. Il n'est pas rare qu'elles soient soulignées par la présence d'un nom propre qui est (ou semble) exclusivement déterminé par des facteurs phoniques, comme en italien *adagio*, *Biagio*. Mais pourquoi Palamède plutôt que Palinuro, Pallas, Pandarus, Paris, Patrocle... se demande A. Setaioli ? Habinnas veut-il se comparer à Palamède pour son ingéniosité ? Sans sous-estimer

¹³⁴ Heinsius, Stowasser, Öberg : les références se trouvent dans l'article d'A. Setaioli.

¹³⁵ L'étonnant baron de Charlus de Proust se prénomme Palamède.

¹³⁶ Platon, *Le Banquet*, *Phèdre*, Trad. notices et notes, Ém. Chambry, GF, Flammarion, 1992, p. 164.

¹³⁷ Cf. les tours à signaux du Moyen Âge.

¹³⁸ Selon Dictys, il fut lapidé au fond d'un puits (*Ephemeris belli Troiani*, 2. 15).

l'importance de l'effet allitératif, A. Setaioli croit pouvoir expliquer le choix de Palamède et pour ce faire, suivant *la preziosa indicazione di Traina*, il exhume de l'*Ephemeris belli Troiani* de Dictys de Crète l'histoire de l'ambassade envoyée à Troie par les Grecs pour demander le retour d'Hélène. Palamède semble être le chef de l'ambassade. Il se plaint de l'offense de Pâris, mais Priam le fait taire en l'interrompant par une injonction très ferme, allitérative, comme chez Pétrone : *parcius, quaeso, Palamedes*¹³⁹. Dans ce cas, Habinnas s'identifierait à Palamède, mais aussi à Priam. Il serait sommé de se taire, mais il se mettrait lui-même en garde : « Tais-toi, Palamède que tu es » (*Taci, Palamede che sei*). A. Setaioli cite Sénèque à l'appui de son hypothèse : Sénèque exhorte Lucilius, autant qu'il s'exhorte lui-même de façon implicite, en empruntant un vers à Virgile qui contient un anthroponyme au vocatif : *nunc animis opus, Aenea, nunc pectore firmo* (Verg., *En.*, 6. 261). Dans cet exemple, Lucilius doit s'identifier autant à la Sibylle qui avertit qu'à Énée qui est réprimandé. Pour A. Setaioli, la correspondance formelle est parfaite.

On peut faire deux objections à l'importance accordée à l'effet allitératif :

- l'allitération qu'il y a dans *Pax Palamedes* est assez faible. On en a connu de plus démonstratives. Palamedes est trop long pour obtenir un effet allitératif intéressant. Il suffit de comparer : *tu parles, Charles* et *tu parles, Charlemagne*.
- si les allitésrations du type *adagio, Biagio* sont fréquentes dans le parler populaire, on ne trouve aucune expression latine de ce genre qui soit suivie d'un anthroponyme, ce qui devrait nous inciter à rejeter cette explication.

Aux diverses interprétations qui ont été faites de l'expression *Pax Palamedes*, on pourrait ajouter cette dernière, qui sans doute décevra par sa simplicité. PAX PALAMEDES ! peut se lire PAX ! PALAM EDES ! (Stop c.-à-d. cesse de proférer des obscénités ! Tu manges en public), Habinnas « conjuguant edēre comme monēre ». Rappelons que la *Cena* est écrite dans le latin dialectal massiliote¹⁴⁰, que Trimalchion conjugue *respondēre*

¹³⁹ Dictys Cretensis, *Ephemeris belli Troiani*, I. cap. 6. On trouve la même formule chez Sénèque le Rhéteur : « Parcius, quaeso, patres » (*Contr.*, L. I, cap. 1).

¹⁴⁰ J. Acolty, « Un autre regard sur la Cena Trimalchionis » [[FEC 49-2025](#)].

comme *legēre* (Sat., 47. 2 et V. Väänänen¹⁴¹) et qu'un Massiliote ne devait guère sursauter en entendant conjuguer *edēre* comme *monēre*. Ni Habinnas ni le lecteur lambda massiliote ne devaient connaître Palamède ni faire un quelconque rapprochement avec son ambassade chez Priam. Le lecteur prononçait-il *Pax Palamedes* ou *Pax palam edes*? *Palamedes* est accentué sur la pénultième tandis que *palam* et *edes* sont l'un et l'autre accentués sur la première syllabe : **palam edes**. Il est probable que le lecteur lambda massiliote lisait **palam edes**, les lecteurs massiliotes érudits savourant la conjugaison fautive d'*edēre* et un Habinnas se comparant à Palamède. À Rome, le lecteur du *Satiricon*, pour peu qu'il y en eût, devait rester perplexe et y voir une expression obscure qui gâtait la lecture. On peut avancer une hypothèse : le passage de la *scriptio continua* à une phrase où les mots sont séparés a pu surprendre les copistes qui n'ont pas compris qu'Habinnas conjuguait *edēre* comme *edēre*. Ils ont pu croire que PAX ! PALAMEDES donnait plus de sens que *Pax ! palam edes*.

Pax Palamedes est l'un des plus subtils calembours de la *Cena*.

73. 1. Encolpe, Ascylte et Giton veulent s'enfuir précipitamment par où ils sont entrés, mais l'atriaire leur interdit la sortie, car chez Trimalchion, on entre par une porte et on sort par une autre. Ce qui arrache à Encolpe cette lamentation : *Quid faciamus homines miserrimi et novi generis labyrintho inclusi*.

Labyrintho n'inspire aucun commentaire à P. Perrochat ni à M. Smith. G. Schmeling rapporte l'interprétation de J. Bodel : *Bodel reads this episode as the reworking of a myth : our heroes are trapped inside T's house, which is a labyrinth, an underworld inhabited by slaves, all portrayed in an intertextual mosaic built of tesserae from Aeneid 6. 23-33. The cook at 70. 2 is named Daedalus, after the man who designed Minos'labyrinth ; ... At 52. 2 T. confuses Niobe with Pasiphae and thus calls attention to the labyrinth. The journey of our three heroes through the house of T. is arranged as a katabasis into the labyrinth, which is also pictured as a tomb or a deathtrap ; T. is the Minotaur. Bodel ... relates this interpretation to the larger picture of the S. :*

¹⁴¹ V. Väänänen, *Introduction au latin vulgaire*, Paris, 1981, §314.

... part of Petronius' purpose in the Cena is to show that a freedman can never escape the stigma of his servile past. When seen in this light, the analogy between Trimalchio's character and that of the Minotaur become apparent. Like the Minotaur, who is half man, half beast, Trimalchio is a hybrid : as a freedman, he has the status of a human being, but as an ex-slave he bears the indelible marks of his former servitude, when he had no more rights than an animal.

Trad. : « Bodel lit cet épisode comme le remaniement d'un mythe : nos héros sont piégés à l'intérieur de la maison de T., qui est un labyrinthe, un monde souterrain habité par des esclaves, le tout représenté dans une mosaïque intertextuelle construite de tessères de l'Énéide 6. 23-33. Le cuisinier de 70. 2 s'appelle Dédale, d'après l'homme qui a conçu le labyrinthe de Minos ... À 52. 2, T. confond Niobé avec Pasiphaé et attire ainsi l'attention sur le labyrinthe. Le voyage de nos trois héros à travers la maison de T. est organisé comme une *katabasis* dans le labyrinthe, qui est aussi représenté comme un tombeau ou un piège mortel ; T. est le Minotaure. Bodel (1984) 60-1 rapporte cette interprétation à l'image plus large du S. :

... une partie du but de Pétrone dans la *Cena* est de montrer qu'un affranchi ne peut jamais échapper aux stigmates de son passé servile. Vue sous cet angle, l'analogie entre le caractère de Trimalchion et celui du Minotaure devient évidente. Comme le Minotaure, mi-homme, mi-bête, Trimalchion est un hybride : en tant qu'affranchi, il a le statut d'un être humain, mais en tant qu'ex-esclave, il porte les marques indélébiles de son ancienne servitude, quand il n'avait pas plus de droits qu'un animal. »

Comparer le voyage des trois héros à travers la maison de T. à une *katabasis into the labyrinth*¹⁴² est une bien curieuse manière de s'exprimer, la catabase étant une descente aux Enfers et le labyrinthe étant construit à l'air libre. Ici, le labyrinthe serait donc construit dans les Enfers. Par ailleurs, la maison de Trimalchion n'a rien d'un labyrinthe. Les trois protagonistes y sont entrés facilement, sans guide (*Sat.*, 29-30), et en sortiront sans aucune difficulté (*Sat.*, 78). Si Encolpe prononce le mot *labyrinthus* (*Sat.*, 73. 1), c'est parce qu'il est constamment dans l'exagération. Un seul exemple : la *piscina* où tombe Ascylte (72. 7) devient un *gurges* quand il y chute à son tour (72. 7). Sans le mot *labyrinthio* (73. 1), les petits cailloux disséminés dans le récit (Dédale, le constructeur du Labyrinthe 70.2, la confusion de Niobé avec Pasiphaé, 52. 2) auraient-ils amené Bodel à la même analyse ?

¹⁴² G. Schmeling, p. 306.

Non et c'eût été dommage car le côté Minotaure de Trimalchion se fût dérobé à jamais à l'exégèse.

Rien dans la *Cena* ne suggère que les invités redoutent la *personnalité dominatrice* de Trimalchion. On peut même affirmer que les co-affranchis aiment bien Trimalchion. Ainsi, entre les chapitres 41 et 47, Trimalchion est absent de la *Cena*. Pourtant aucun convive ne profite de son absence pour médire de lui ou le calomnier. Herméros prend violemment la défense de Trimalchion quand Ascylte se moque d'un intermède (57). Trimalchion a le souci de ses invités : il s'inquiète du mutisme d'un invité et ce dernier est réjoui par l'affabilité de Trimalchion (*delectatus affabilitate*, 61. 3). Idem au chapitre 64. 2.

Mais... si malgré tout, Trimalchion était une espèce de Minotaure, *le souverain maître d'un univers labyrinthique et infernal*¹⁴³, comment poursuit-on la comparaison ? On ne la poursuit pas. Pourquoi ? Parce que c'est une impasse. La seule question qui se pose est la suivante : le lecteur lambda de Pétrone voyait-il vraiment en Trimalchion *le souverain maître d'un univers labyrinthique et infernal... le Moloch ... une sorte de Minotaure* ? Il n'est pas irrévérencieux de poser la question.

75. 5. *Fulcipedia*.

Fortunata vient d'insulter Trimalchion qui réplique par une mercuriale bien sentie, traitant notamment sa femme de *fulcipedia*. *Fulcipedia* est un hapax. Les traductions proposées ne manquent pas de variété :

- cale (Rat) ; bancroche (Ernout) ; paillasson (Grimal) ; vieille semelle (Sers) ; *my lady in the high heels*¹⁴⁴ (Walsh) ; *my high-heeled hussy*¹⁴⁵ (Heseltine) ; *dall'alto dei tuoi tacchi*¹⁴⁶ (Aragosti) ; *Hochhackige*¹⁴⁷ (Holzberg) ; *taconazos*¹⁴⁸ (Miralles Maldonado).

¹⁴³ R. Martin, *Le Satiricon*, Ellipses, Paris, 1999, p. 74.

¹⁴⁴ Trad. : « Ma dame aux talons hauts. »

¹⁴⁵ « Ma coquine à talons hauts. »

¹⁴⁶ « Du haut de tes talons. »

¹⁴⁷ « À talons hauts. »

¹⁴⁸ « Talonnades. »

- A term of abuse applied app. to a person standing on her dignity — « un terme d'injure adressé à quelqu'un qui campe sur sa dignité » OLD.
- Pimbêche : litt. montée sur des échasses (Gaffiot).
- Perrochat décompose, sans certitude, le mot en *fulcire* et *pes*¹⁴⁹.
- *Welche grösser scheinen will als sie ist* — « Qui veut paraître plus grand qu'il n'est » Buecheler¹⁵⁰.
- *Presumably "high-heeled" (cf. fulmentum, heel), but with the added sense "high-stepping"* — « Vraisemblablement "à hauts talons" (cf. *fulmentum*, talon), mais avec le sens supplémentaire "qui lève haut les jambes ou qui marche à grandes enjambées" » M. Smith.
- *"my high stepping (high-heeled) Fortunata". T. is alluding to Fortunata's past as a dancer¹⁵¹ and not to her present, 74. 13, ambubaia* — « "ma Fortunata qui lève haut les jambes (à hauts talons)." T. fait allusion au passé de Fortunata en tant que danseuse et non à son présent... » G. Schmeling.

Le mot pourrait être composé de deux substantifs (*fulica* et *pes*). Le latin met alors en premier le déterminatif et lui donne le plus souvent une terminaison en i. Au lieu d'avoir *fulicipedia*, on aurait une forme syncopée *fulcipedia*. La *fulica* est la foulque, oiseau aquatique moyennement haut sur pattes et passablement glouton. Afranius emploie le mot dans le *Privignus* : *Ah fúlica, paene pérdidisti : dí te mactassínt malo (Togatae, 264)*.

Le mot *grue* qui évoque tout à la fois l'échassier et la prostituée pourrait convenir.

Nous avons commencé cet article par une phrase de La Bruyère, nous le conclurons par cette autre de Rabelais. À Pantagruel qui demandait à *l'estudiens limosin* à quoi il passait le temps, ce dernier répondit : « *Nous despumons la verbocination latiale*¹⁵². » C'est ce que nous avons essayé de faire avec la *verbocination* pétronienne.

¹⁴⁹ Les mots latins composés d'un substantif et d'un verbe placent le verbe en deuxième position : *laniger*, *cornifer*, *herbigradus*...

¹⁵⁰ Rh. M., 1884, Band xxxix, S. 425 ff.

¹⁵¹ L'*ambubaia* n'est pas une danseuse : « *Ambubaiae autem sunt mulieres vagae ac viles ... Nonnulli tamen ambubaias tibicines Syra lingua putant dici* » (*Porph.*, S., 1. 2. pr. 1).

¹⁵² « Nous écumons le parler du Latium. » Fr. Rabelais, Pantagruel, chap. VI.